

His- toires de ciné- ma

3 > 11 nov 2017

www.lacinemathequedetoulouse.com

PARTENAIRES

Le festival Histoires de cinéma est organisé par



La Cinémathèque de Toulouse est financée par



Partenaires à l'année



Partenaires médias



Partenaire culturels



Avec la participation de





2

ÉDITORIAUX

4

HISTOIRES DE CINÉMA

6

CAROLINE CHAMPETIER

12

BRUNO COULAIS

16

RÉGIS DEBRAY

20

YANNICK HAENEL

24

RÉMY JULIENNE

28

CINEMATECA PORTUGUESA

32

UN WEEK-END AVEC NEIL BRAND

34

VENEZ LES RENCONTRER

36

ACTIONS SCOLAIRES ET JURY JEUNES

38

EXPOSITION

40

HORS LES MURS

42

INFOS PRATIQUES

43

LES LIEUX DU FESTIVAL

44

REMERCIEMENTS

45

ORGANISATION

46

AGENDA

*Pas simplement un festival
qui donne à voir des films,
mais un festival qui ouvre les yeux.*

10 ans après la création du festival Zoom Arrière, la Cinémathèque de Toulouse propose un nouveau rendez-vous annuel. Histoires de cinéma. Histoires au pluriel et « de » cinéma plutôt que « du », pour être précis. Parce qu'il est nécessaire et sain de se renouveler régulièrement, ce nouveau festival sera l'occasion d'explorer et d'interroger le patrimoine cinématographique avec une nouvelle approche. Au cœur de ce festival, cinq invités, avec lesquels nous avons travaillé une proposition de programmation en quelques titres, composée comme un récit. Chaque invité nous racontera le cinéma, son cinéma, et le racontera comme on raconte une histoire. Histoires de cinéma s'inscrit totalement dans le projet de programmation que nous développons à la Cinémathèque depuis deux ans autour de l'idée de faire dialoguer patrimoine cinématographique et cinéma contemporain. Il s'agit de donner la parole à ceux qui font le cinéma aujourd'hui – et qui ne sont pas nécessairement des cinéastes ou des acteurs – ainsi qu'à d'autres acteurs de la vie culturelle qui ont un regard et un rapport particulier au cinéma.

Pour cette première édition, nous aurons le plaisir d'accueillir des personnalités d'horizons très différents : Caroline Champetier, directrice de la photographie, Bruno Coulais, musicien et compositeur pour le cinéma, Régis Debray, écrivain et philosophe, Yannick Haenel, écrivain, et Rémy Julienne, cascadeur. Tous prendront le temps de présenter les films de leur sélection et de rencontrer le public dans le cadre de rencontres de cinéma exceptionnelles.

Pour la première fois à Toulouse, Neil Brand, célèbre accompagnateur de films muets, fera l'ouverture du festival. Autre événement à ne pas rater : la venue de Frederick Wiseman, que nous n'avions pu recevoir lors de la rétrospective que nous lui avions consacrée au printemps dernier. Enfin, la Cinemateca Portuguesa sera la première archive de cinéma invitée. Cette grande cinémathèque européenne nous présentera des raretés et des restaurations issues de ses collections.

Fidèle à sa volonté de s'adresser à un large public, la Cinémathèque n'oublie pas les plus jeunes en proposant tout au long du festival des séances scolaires et en leur donnant la parole, notamment à travers le Jury Jeunes en partenariat avec le Lycée Saint-Sernin. Histoires de cinéma rayonnera également dans l'agglomération toulousaine – à Aucamville, Blagnac et Muret – en proposant des séances accompagnées par des invités.

Cette première édition d'Histoires de cinéma n'aurait pu voir le jour sans le soutien de nos tutelles et nombreux partenaires – en particulier la librairie Ombres Blanches avec laquelle nous accueillons plusieurs des invités du festival. Qu'ils soient tous ici chaleureusement remerciés.

Nous vous invitons donc à découvrir Histoires de cinéma, un festival de cinéma singulier, moins festival, tel qu'on l'entend classiquement, que laboratoire du regard. Pas simplement un festival qui donne à voir des films, mais un festival qui ouvre les yeux.

*Histoires de cinéma
est un pari audacieux
et la Cinémathèque de Toulouse
a raison de le tenter.*

La Cinémathèque de Toulouse se réinvente sans cesse. C'est indispensable pour faire grandir l'amour du public pour les films du patrimoine alors que les générations se renouvellent, les goûts et les exigences évoluent.

Se réinventer dans un contexte de foisonnement de propositions culturelles est toujours une gageure. Zoom Arrière était une très belle manifestation, qui a trouvé ses publics, et dont le succès ne s'est jamais démenti.

Histoires de cinéma est une autre proposition, très originale, de la Cinémathèque de Toulouse. Des personnalités aussi riches et différentes que Régis Debray, Caroline Champetier, Bruno Coulais, Yannick Haenel ou Rémy Julienne ont de nombreuses histoires à raconter, de belles idées à proposer et à défendre. Elles ont aussi et surtout une passion commune pour le cinéma. La programmation de ce festival, leur programmation, est le reflet de cet éclectisme.

Soulignons à cette occasion que cette programmation d'Histoires de cinéma a pioché dans le catalogue des plus de 800 films numérisés et restaurés grâce au soutien du CNC, en donnant à redécouvrir au public les images d'origine de deux très beaux films : *Le Vent de la nuit* de Philippe Garrel (1999) et *Méditerranée* de Jean Daniel Pollet (1967). Histoires de cinéma est un pari audacieux et la Cinémathèque de Toulouse a raison de le tenter. Sortir des sentiers battus est toujours un risque mais le succès est souvent au bout du chemin. La Cinémathèque de Toulouse s'engage résolument sur de nouvelles voies, et le CNC est très heureux de l'y accompagner.

Tous mes vœux de réussite à cette première édition du festival !

FRÉDÉRIQUE BREDIN
PRÉSIDENTE DU CNC

ROBERT GUÉDIGUIAN
PRÉSIDENT DE LA CINÉMATHEQUE DE TOULOUSE
FRANCK LOIRET
DIRECTEUR DÉLÉGUÉ

La Cinémathèque de Toulouse programme ce premier festival Histoires de cinéma, souhaitant élargir ainsi de manière originale la vision cinématographique.

Fidèle à sa vocation de débats et de découvertes, la Cinémathèque de Toulouse programme ce premier festival Histoires de cinéma, souhaitant élargir ainsi de manière originale la vision cinématographique. Un champ kaléidoscopique est proposé, plantant des décors multiples, inspirant la réflexion. Authentique interrogation significative de toutes les diversités de nuances et de genres ! L'art de l'image et des dialogues contrastés témoigne dès lors de la grande Histoire au travers des histoires. La perspective d'un nouveau regard et les idées s'agglomèrent, se confrontent. Tout foisonne !

De nombreux acteurs de la vie culturelle française apportent à cette édition une parole et une analyse singulières. Que leur contribution soit ici remerciée par la mairie de Toulouse qui se réjouit de les accueillir dans ce temple qu'est notre cinémathèque.

Bon festival à toutes et à tous !

JEAN-LUC MOUDENC

MAIRE DE TOULOUSE

PRÉSIDENT DE TOULOUSE MÉTROPOLE



Raconter le cinéma. Le raconter comme on raconte des histoires. C'est le désir qui a présidé à la création de ce nouveau moment de la Cinémathèque de Toulouse. Et c'est la proposition que nous avons faite à nos invités. Travailler ensemble une proposition de programmation qui s'inscrive dans un récit, une programmation qui soit récit. Parce que mettre des films ensemble, qui se prolongent, qui se répondent, qui se télescopent, c'est dire quelque chose. Quelque chose du cinéma et quelque chose du monde dans lequel on vit. L'Histoire. Et des histoires. L'Histoire à travers des histoires. Et des histoires qui font l'Histoire. Quelque chose du passage, du témoignage, de la transmission. Et qui passe par la mise en regard.

Aujourd'hui où tout va très vite, où les images et les sons sont un flux continu, où l'immédiateté permanente plante les germes de l'oubli, aujourd'hui où même le cinéma dit de patrimoine est rattrapé par les diktats de l'actualité à tout crin, où l'actualité même s'est marchandisée, Histoires de cinéma propose une parenthèse. Un temps pour sortir des circuits tout tracés, un temps pour emprunter des chemins buissonniers, pour se perdre afin de mieux se retrouver. Un temps, quasiment, de chaos. De celui qui prépare à la création, qui est gestation. Un temps pour remettre le cinéma en question et en jeu.

Pour cela il fallait une formule différente, sortir de la rétrospective et de la vitrine exclusive du label « film restauré ». Pour cela il fallait donner la parole à des acteurs du cinéma, et l'ouvrir à d'autres acteurs de la vie culturelle, en leur demandant d'exprimer une idée, une position, un désir, de nous raconter une histoire, à travers des films. Et pour cela il fallait la parole de personnalités d'horizons différents, qui, réunies, offrent une approche totalement kaléidoscopique du cinéma. Ce qui fera d'Histoires de cinéma un festival de cinéma singulier, moins festival, tel qu'on l'entend classiquement, qu'un laboratoire du regard. Pas simplement un festival qui donne à voir des films, mais un festival qui ouvre les yeux.

Se posait alors, aussi, la question du format. Fallait-il suivre la tendance festivalière à la profusion ? Profusion d'invités, profusion de films, profusion d'événements... profusion qui nous met les yeux plus gros que le ventre au point de ne plus savoir où regarder. Parce que c'est aussi ce que l'on attend généralement d'un festival. D'être indécis comme un enfant devant un catalogue de Noël, de courir un marathon au rythme d'un sprint, de chercher l'ivresse dans une consommation frénétique, les yeux rivés sur sa grille de films et sa montre, comme un aventurier avec sa carte et sa boussole, pour enchaîner les séances comme on accumule les étapes, au risque que la course finisse par ressembler davantage à une fuite en avant qu'à une expédition et que d'aventuriers nous ne soyons finalement que des promeneurs déboussolés tournant en rond dans une forêt de films qui finissent par tous se ressembler, aveuglés par une consommation devenue consumérisme. À bout de souffle. Vidés au bout d'une expiration prolongée.

Or c'est bien une inspiration que l'on voulait proposer avec ce nouveau festival. Une respiration. Un moment de pause plutôt que de frénésie. Et c'est dans l'épure que nous voulions ce moment. Un festival à la manière Ozu. Un temps dans notre saison, dense mais aéré, pour tenter de saisir et de fixer quelques pensées de cinéma. Et comme Ozu avec son cinéma, nous nous sommes imposé des règles. Nous avons défini un cadre – pour mieux le déborder et aller au-delà. Cinq invités, issus du cinéma ou d'autres arts. Ni cinéaste, ni acteur : rétrospective interdite. Plus une archive de cinéma. Et quatre à cinq films chacun, avec une rencontre-discussion. Des formes brèves comme des haïkus, pour ouvrir des perspectives, et qui, mises ensemble, offrent l'étrange composition d'un cadavre exquis. Le tout composant une histoire du cinéma racontée dans une forme de collision poétique. À la manière d'une anthologie qui s'écrit d'année en année. Et dont chaque édition sera un chapitre.

Dans ce premier chapitre nous retrouverons Caroline Champetier, une des plus grandes directrices de la photographie françaises, qui abordera la question de la direction artistique à travers deux films qu'elle a éclairés et trois autres qu'elle mettra en regard de son propre travail. De même, Bruno Coulais, le compositeur au plus de cent films, nous introduira à la musique de cinéma avec deux films dont il a composé la musique et deux autres qu'il nous présentera avec son regard et son oreille. Rémy Julienne, la légende vivante de la cascade, nous racontera une histoire de la cascade, un art de l'illusion et de la mécanique auquel il a donné ses titres de noblesse à une époque où le fond vert et le numérique n'existaient pas. Avec Régis Debray, philosophe que l'on ne présente plus, il sera question bien entendu de politique, de l'homme et du politique. Et enfin, avec l'écrivain Yannick Haenel, dont le dernier roman – *Tiens ferme ta couronne* (Éditions Gallimard) – puise au cinéma, notamment de Cimino, il s'agira de croiser littérature et cinéma à travers une programmation de films qui s'inscrit dans le prolongement, justement, de son roman. Sans oublier la Cinemateca Portuguesa qui viendra nous présenter films clés et raretés de ses archives et de l'histoire du cinéma portugais. Et comme toute règle nécessite ses exceptions pour être confirmée, Neil Brand, le grand compositeur anglais spécialisé dans l'accompagnement de films muets et qui fera l'ouverture du festival, nous a fait part de son goût

pour la comédie et du plaisir qu'il aurait d'accompagner une séance de courts comiques. Un plaisir partagé qui ne se refuse pas. Aussi lui avons-nous proposé une séance de comédies muettes françaises, suivie d'un échange avec Michel Lehmann, autre spécialiste de l'accompagnement musical du muet. Pour le plaisir, et parce que nous aimons énormément le cinéma muet. Et puis, seconde exception, Frederick Wiseman sera du festival, en préouverture, pour une rencontre exceptionnelle, le vendredi 3 novembre à 17h, avant d'aller présenter son dernier film, *Ex Libris, The New York Public Library*, à l'American Cosmograph. Une rencontre qui s'inscrit dans le prolongement de la rétrospective que nous lui avions consacrée en mai dernier et à laquelle il n'avait pu se joindre, retenu par le montage justement de ce film. Déjà toute une histoire en soi. Il était donc une fois...

FRANCK LUBET,
RESPONSABLE DE LA PROGRAMMATION





[CAROLINE
[CHAMPETIER

CAROLINE CHAMPETIER

À la fin de sa formation en image et réalisation au sein de l'IDHEC (Institut Des Hautes Études Cinématographiques, aujourd'hui FEMIS), Caroline Champetier intègre l'équipe de William Lubtchansky et l'assiste pendant 9 ans auprès de nombreux réalisateurs, parmi lesquels Jacques Rivette, Claude Lanzmann, François Truffaut, Jean-Marie Straub, Danièle Huillet et Jacques Doillon. Elle tourne son premier long métrage en tant que directrice de la photographie en 1981 : *Toute une nuit* de Chantal Akerman.

« Je suis à la recherche de quelqu'un qui en sache un peu, mais pas trop. »

C'est ainsi qu'elle se retrouve à travailler avec Jean-Luc Godard en 1985 sur *Soigne ta droite*.

De là débute réellement sa carrière et une grande collaboration avec JLG sur 6 autres films : *Grandeur et décadence d'un petit commerce de cinéma* (1986), *Puissance de la parole* (1986), *King Lear* (1987), *Histoire(s) du cinéma* (1988), *Hélas pour moi* (1992), *Les Enfants jouent à la Russie* (1993).

À partir de cette période, Caroline Champetier travaille avec quelques-uns des meilleurs auteurs français : Jacques Doillon avec 5 films dont *Ponette* (1995) ; Philippe Garrel avec 2 films, *J'entends plus la guitare* (1991) et *Le Vent de la nuit* (1998) ; Benoît Jacquot avec 8 films dont *La Fille seule* (1995) et *Villa Amalia* (2008) ; Barbet Schroeder pour *L'Avocat de la terreur* (2005) ou encore André Techiné et Jacques Rivette.

Caroline Champetier tourne également *Sobibor* avec Claude Lanzmann en 2001 et travaille avec la nouvelle génération des auteurs français tels que Arnaud Desplechin pour *La Sentinelle* (1992) et *L'Aimée* (2007) ; Laetitia Masson pour *En avoir ou pas* (1995) ; Patricia Mazuy pour *Sport de filles* (2012) et enfin Xavier Beauvois pour 6 de ses films dont *N'oublie pas que tu vas mourir* (1995), *Le Petit Lieutenant* (2005), *Des hommes et des dieux* (2010), *La Rançon de la gloire* (2013) et *Les Gardiennes* (sortie prévue en décembre 2017). Parallèlement, elle est appelée à exercer à l'étranger avec les Japonais Nobushiro Suwa et Naomi Kawase ; l'Israélien Amos Gitai pour *Terre promise* (2004) et *Un jour tu comprendras* (2008), ainsi qu'avec un jeune réalisateur palestinien, Tawfik Abu Wael, pour *Tanathor* (2009).

Caroline Champetier a également tenu une rubrique photographique dans les *Cahiers du cinéma* pendant un an puis une chronique intitulée *Plan séquence* sur France Culture dans l'émission « L'Avventura » de Laure Adler de 2007 à 2009. Par la suite, de 2009 à 2011, elle a été présidente de l'AFC (Association française des directeurs de la photographie cinématographique).

En 2011, elle retrouve Leos Carax pour *Holy Motors* et accompagne Margarethe Von Trotta pour *Hannah Arendt*. La même année, le César de la meilleure photographie lui est attribué pour *Des hommes et des dieux*.

En 2012, elle retrouve Claude Lanzmann pour *Le Dernier des injustes* qui est projeté à Cannes 2013 en sélection officielle hors compétition avec un grand retentissement.

Elle accompagne également sur leurs premiers films des jeunes femmes qui commencent leur carrière de cinéaste, avec notamment *À 14 ans* (2015) d'Hélène Zimmer, *Je vous souhaite d'être follement aimée* (2016) d'Ounie Lecomte ou encore *Le ultime cose*, premier film d'Irene Dionisio, une jeune documentariste italienne.

En 2015, Caroline Champetier retrouve Anne Fontaine pour *Les Innocentes*, film franco-polonais sorti en 2016, pour lequel elle sera nominée aux César. Elle tourne ensuite *Les Gardiennes* de Xavier Beauvois et retrouve Claude Lanzmann sur *Napalm* (septembre 2017).

En 2017-2018, Caroline Champetier éclairera le nouveau film de Leos Carax, une comédie musicale en langue anglaise avec Adam Driver et Michelle Williams.

RENCONTRE AVEC CAROLINE CHAMPETIER

Entrée libre dans la limite des places disponibles

> Lundi 6 novembre à 19h

Cinémaèque



HOLY MOTORS

LEOS CARAX

2011. FR. / ALL. 115 MIN. COUL. DCP.

AVEC DENIS LAVANT, ÉDITH SCOB, EVA MENDES, KYLIE MINOGUE, MICHEL PICCOLI

De l'aube à la nuit, quelques heures dans l'existence de Monsieur Oscar, un être qui voyage de vie en vie. Tour à tour grand patron, meurtrier, mendiant, créature monstrueuse, père de famille... M. Oscar semble jouer des rôles, mais où sont les caméras ? À bord d'une immense limousine, Céline le transporte d'aventure en aventure. *Holy Motors* marque le retour de Leos Carax (*Mauvais sang*, *Les Amants du Pont-Neuf*), enfant terrible du cinéma français, treize ans après son dernier long métrage *Pola X*. C'est un étrange et beau chant d'amour au cinéma. Mais pas que... Avec *Holy Motors*, on entre dans un labyrinthe plongé dans le noir, les yeux grand ouverts, comme on le ferait dans une salle de cinéma. Ce dédale, gardé par le Minotaure Carax, est peuplé de créatures, de fantômes, d'émotions et de surprises. Chaque « rendez-vous » de Monsieur Oscar est l'occasion de revisiter l'histoire du cinéma. Du thriller à la comédie musicale, du film de science-fiction au cinéma érotique, du chronographe de Marey aux capteurs numériques des tournages sans caméra, *Holy Motors* est un film qui va partout où il veut quand il veut. Le cocktail est surprenant, détonant, aussi magique que merveilleux. Carax abolit la frontière entre superproduction et film fauché, et invite Denis Lavant, alter-ego du cinéaste depuis son premier long métrage *Boy Meets Girl*, à un stupéfiant jeu de masques dans lequel le comédien polymorphe excelle. Dans sa loge-limousine, Monsieur Oscar ne joue pas son rôle mais le devient littéralement. À ses côtés, la chanteuse Kylie Minogue et les comédiennes Édith Scob et Eva Mendes achèvent de huiler la machine à désorienter du cinéaste Carax. « Avant, les caméras étaient plus lourdes que les hommes ; elles sont maintenant plus petites que leur tête. » Leos Carax est bel et bien revenu, et *Holy Motors* s'affirme comme un insolent Objet Filmique Non Identifié. In saisissable, subversif, émouvant, fou, donc profondément indispensable.

SÉANCE PRÉSENTÉE PAR CAROLINE CHAMPETIER

> Lundi 6 novembre à 21h



LE VENT DE LA NUIT

PHILIPPE GARREL

1998. FR. 95 MIN. COUL. DCP.

AVEC XAVIER BEAUVOIS, CATHERINE DENEUVE, DANIEL DUVAL

Le Vent de la nuit est le vingt-quatrième film de Philippe Garrel, l'éternel écorché du cinéma français, et c'est indéniablement l'une de ses plus belles réussites. L'un de ses plus gros succès commerciaux aussi. Il faut dire que la grande Catherine Deneuve s'invite pour la première fois dans l'univers si particulier du metteur en scène. Une drôle de rencontre, une rencontre de quartier pour tout dire, puisque à l'époque Philippe et Catherine habitent le même. Ils s'y croisent souvent, se reconnaissent bien évidemment et se saluent poliment, mais ont bien du mal à se parler, timidité oblige. C'est pourtant ce qui arriva et c'est tant mieux. Car le personnage d'Hélène, incarné par Catherine Deneuve, irrigue littéralement ce road-movie pas tout à fait comme les autres. Paul (Xavier Beauvois), jeune sculpteur et étudiant en arts plastiques, est l'amant d'Hélène (Catherine Deneuve), une femme d'une cinquantaine d'années, à la vie bien rangée. Il part seul pour l'Italie où il va exposer. Il rencontre Serge (Daniel Duval), un homme secret, bien décidé à mettre fin à ses jours. Les deux hommes partent ensemble sur les routes à bord de la Porsche rouge de Serge. Une histoire d'amour, de voyage et de mort, et Garrel qui entrecroche trois êtres, deux générations et une voiture. Si l'équation est simple – une femme délaissée et deux hommes, dont l'un veut mourir et l'autre ne sait pas comment vivre –, le résultat, lui, est d'une rare densité. On le sait, Garrel est un spécialiste du cinéma intimiste, mais peut-être n'a-t-il jamais filmé avec autant d'acuité et de sérénité la fin du désir, la peur de vivre, l'angoisse de la vieillesse et le suicide. Ce petit arrangement avec la Mort qui rapproche toujours un peu plus du bord de l'abîme. Mais au lieu de s'y jeter, Garrel préfère enregistrer l'éclat du désespoir et la beauté de la mélancolie. Un film d'une sèche poésie auquel on s'abandonne corps et âme.

SÉANCE PRÉSENTÉE PAR CAROLINE CHAMPETIER

> Mardi 7 novembre à 19h



NI LE CIEL NI LA TERRE

CLÉMENT COGITORE

2015. FR. / BELG. 105 MIN. COUL. DCP.

AVEC JÉRÉMIE RENIER, SWANN ARLAUD, KÉVIN AZAÏS, FINNEGAN OLDFIELD

Un geste rare dans le cinéma français. Il faut dire que film de guerre et surnaturel n'ont jamais fait bon ménage, mais c'est pourtant cette union que célèbre le jeune réalisateur Clément Cogitore avec son premier long métrage. À l'approche du retrait des troupes d'Afghanistan, le capitaine Antares Bonassieu et sa section sont affectés à une mission de contrôle et de surveillance dans une vallée reculée du Wakhan, frontalière du Pakistan. Malgré la détermination d'Antares et de ses hommes, le contrôle de ce secteur supposé calme va progressivement leur échapper. Une nuit, des soldats se mettent à disparaître mystérieusement dans la vallée. À périmètre réduit, film ambitieux. Plasticien de formation, Clément Cogitore s'est toujours intéressé à la porosité des mondes. Le visible et l'invisible. Le palpable et l'irréel. Le jeune metteur en scène mêle alors, comme par magie, une esthétique réaliste, campement militaire oblige, aux ambiances angoissantes directement héritées des films en « caméra embarquée » comme *Blair Witch*, *Rec* ou encore *Paranormal Activity*. Manœuvres des hommes de guerre et visions en caméra infra-rouge. Qu'a-t-on vu ? A-t-on vraiment vu quelque chose ? *Ni le ciel ni la terre* débute comme un film de guerre, bifurque en cours de route vers le thriller, puis bascule dans le fantastique avant de prendre une tangente métaphysique parfaitement bienvenue. Que ce soit dans le cantonnement français ou le camp taliban, la problématique est la même. Dans ce film-là, l'humain s'évapore. « Dans le dernier tiers du film, je voulais emmener le spectateur vers ce qui est vraiment ce que je voulais raconter : comment se construit la croyance, quel sens elle a pour chacun et comment elle fonde une communauté. Ici, les soldats aussi bien que les talibans, qu'ils soient tatoués, barbus ou surarmés, sont chacun à leur manière des enfants perdus. C'est-à-dire des gens comme vous et moi : des êtres qui ont besoin d'amour et peur de la mort. »

SÉANCE PRÉSENTÉE PAR CAROLINE CHAMPETIER

► Mercredi 8 novembre à 14 h



LES TROIS SŒURS DU YUNNAN

(SAN ZIMEI)

WANG BING

2012. CHINE / FR. / ALL. 153 MIN. COUL. DCP. VOSTF.

La mère a disparu depuis longtemps et le père, comme des milliers d'autres, est parti chercher du travail à la ville. Le chef de famille, c'est pour ainsi dire Yingying. Elle a 10 ans et s'occupe de ses deux autres sœurs, Zhenzhen (6 ans) et Fenfen (4 ans). Les trois gamines vivent en Chine, dans la province reculée du Yunnan, à trois mille deux cents mètres d'altitude, là où la rudesse des conditions de vie n'a d'égal que l'isolation du petit village. Wang Bing ne prétend pas avoir filmé autre chose que les trois fillettes dans leur quotidien. Pourtant, depuis une bonne quinzaine d'années, le documentariste chinois présente une image de son pays que le pouvoir central préférerait faire oublier. On lui doit notamment *À l'Ouest des rails* (2003), une chronique fleuve de plus de neuf heures sur l'agonie d'une usine de métallurgie en Mandchourie, ou encore *L'Argent du charbon* (2009) qui suit l'extraction et la vente du combustible dans la Chine du Nord. Son regard est acéré, jamais cynique, et se porte sur le peuple qu'il filme à hauteur d'homme. Pour l'occasion, à hauteur d'enfant. Son approche, elle, est non intrusive. Bing est un cinéaste patient, très patient, qui affiche un goût évident pour les descriptions minutieuses des conditions de vie de ses contemporains. Dans *Les Trois Sœurs du Yunnan*, les trois gosses poussent comme des herbes folles. Elles ne sont pas abandonnées mais se débrouillent par elles-mêmes. Pas de commentaire, pas de musique et un saisissant refus du gros plan qui exclut tout embryon de dramaturgie. Du coup, c'est la vie qui circule et l'énergie qui prime, entre ramassages de pommes de terre et querelles de bambins dignes d'un western, les poux et la morve au nez en prime. Car, en tant que documentariste, Wang Bing a parfaitement compris qu'il ne faut surtout pas chercher à esthétiser le monde mais simplement à en prélever des parcelles. À l'arrivée, un film organique, contemplatif et tout simplement beau !

SÉANCE PRÉSENTÉE PAR CAROLINE CHAMPETIER

► Mercredi 8 novembre à 16h



DANS LA CHAMBRE DE VANDA

(NO QUARTO DA VANDA)

PEDRO COSTA

2000. PORT. 171 MIN. COUL. DCP. VOSTF.

AVEC VANDA DUARTE, LENA DUARTE, ZITA DUARTE

Avec *Ossos*, troisième long métrage de Pedro Costa, le cinéaste s'affirmait génialement dans le récit réaliste. Son œil décrivait l'errance dramatique d'un couple et d'un bébé dans les rues d'Estrela d'Africa, un quartier difficile de Lisbonne. *Dans la chambre de Vanda* plonge encore plus profondément dans le ghetto et la vie désespérée de ses habitants. Durant deux ans, six jours sur sept, Pedro Costa a partagé l'univers de Vanda Duarte, déjà héroïne de *Ossos*, de ses voisins, de sa famille, avant qu'il ne soit trop tard, avant qu'ils ne disparaissent, définitivement anéantis par la drogue, la maladie ou les pelleteuses. Vanda consomme quotidiennement de la poussière d'ange et ne sort qu'à de rares exceptions pour tenir un petit stand de primeurs. Pedro Costa lui fait face avec une petite caméra numérique et enregistre le rituel obsessionnel de la mortelle emprise. Dehors, le fracas des engins de démolition fait rage. De temps à autres, d'autres morts-vivants défilent dans l'espace exigü. Dans cette zone de non-droit, on fait son ménage, une seringue plantée dans le bras, et on s'engueule comme n'importe quelle autre famille devant le poste de télévision. Aucun commentaire, aucune caution, aucun jugement ne viendront parasiter la vision aussi terrifiante que touchante de ce monde au bord du gouffre. Mais Costa n'est pas seulement un documentariste extrêmement doué, c'est aussi un cinéaste virtuose qui sait parfaitement éviter la surenchère glauque et les dérives voyeuristes. Les cadres, les situations et la lumière découlent de choix méticuleux on ne peut plus pertinents. Quand l'intimité du documentaire se marie avec la texture d'une toile de Vermeer. Vanda devient alors une icône de bidonville, une magnifique résistante au centre d'un film qui a su trouver le parfait équilibre entre réalité brute et intervention artistique.

SÉANCE PRÉSENTÉE PAR **CAROLINE CHAMPETIER**

› **Mercredi 8 novembre à 21h**





[B R U N O
C O U L A I S

BRUNO COULAIS

En 1978, jeune symphoniste, Bruno Coulais découvre dans la musique de film un moyen d'expression supplémentaire, une façon d'amener l'exigence de son écriture vers le plus grand nombre. L'aiguillage s'effectue avec François Reichenbach puis avec des auteurs comme Jacques Davila, Christine Pascal, Nico Papatakis ou Agnès Merlet. « Au cinéma, explique-t-il, le compositeur doit aller à la rencontre des metteurs en scène, entrer dans leur monde, mais sans renoncer au sien propre. C'est cela la difficulté ou le paradoxe de la musique pour l'image. Collaborer avec des cinéastes aux univers très variés m'a aidé à progresser, à explorer des territoires qui n'étaient pas naturellement les miens. »

Le grand public découvre la puissance de feu de son écriture avec les grandes séries télévisées de Josée Dayan (*La Rivière Espérance*, *Le Comte de Monte-Cristo*) et le documentaire *Microcosmos* du binôme Claude Nuridsany-Marie Pérennou, voyage initiatique à l'échelle du centimètre. À cette plongée dans le monde de l'infiniment petit, Coulais injecte un étrange lyrisme, entre émerveillement et fantastique. Plus largement, *Microcosmos* lui vaut une avalanche de sollicitations, d'Olivier Dahan à Gabriel Aghion, de Mathieu Kassovitz à Akhenaton, lui permettant à l'occasion de nouer un rapport de fidélité avec des cinéastes comme James Huth, Jean-Paul Salomé ou Frédéric Schoendoerffer. Qu'il s'agisse d'œuvres de recherche ou de blockbusters à la française (*Vidocq*, *Les Rivières pourpres*), Coulais envisage son art comme une fenêtre ouverte sur le monde, révélant un don d'alchimiste moderne, une manière personnelle de mêler les cultures, de créer une véritable fusion entre, par exemple, chœurs tibétains, percussions égyptiennes et polyphonies corses avec A Filetta, son groupe vocal fétiche depuis le *Don Juan* de Jacques Weber. Sans parler d'une griffe unique pour échafauder des climats oniriques d'une inquiétante douceur, à base de berceuses distordues au charme hypnotique, voix d'enfants et boîtes à musique.

Curieusement, ses grands succès populaires ne le restreignent pas à un périmètre déterminé. 2004, par exemple, sera une année schizophrène, écartelée entre le tsunami des *Choristes* de Christophe Barratier et *Genesis*, brillant documentaire sur le sens même de la vie, à la partition exigeante, d'une modernité frontale. De la même manière, Bruno Coulais s'impose en trait d'union entre le cinéma d'animation d'auteur (avec Henry Selick ou Tomm Moore) et Benoît Jacquot, cinéaste pourtant d'une grande défiance à l'égard de la musique à l'image, a fortiori originale. Depuis 2008, Coulais a mis en musique tous les longs métrages de Jacquot, des *Adieux à la reine* à *Trois cœurs* en passant par *Au fond des bois*, pour lequel il écrit un Concerto pour violon au lyrisme tendu et douloureux, enregistré en amont du tournage. Aujourd'hui, après 35 ans de composition pour l'image, Bruno Coulais a acquis un statut unique de compositeur passeur, agent triple, dynamiteur de frontières. La preuve : à l'intérieur de sa filmographie, le Marsupilami tend la main à Volker Schlöndorff, André Gide tutoie Lucky Luke, Diderot sourit à Isaac Hayes. Écouter ses œuvres au cinéma, en disque ou en concert, c'est une invitation à voyager dans l'univers d'un créateur déterminé à rêver en avant, un créateur dont le calme extérieur contraste étonnamment avec l'intensité du monde intérieur.

STÉPHANE LEROUGE

RENCONTRE AVEC BRUNO COULAIS ANIMÉE PAR THIERRY JOUSSE

Entrée libre dans la limite des places disponibles

> Samedi 11 novembre à 17h30

CinémaThèque



LA NUIT DU CHASSEUR

(THE NIGHT OF THE HUNTER)

CHARLES LAUGHTON

1955. USA. 93 MIN. N&B. DCP. VOSTF.

AVEC ROBERT MITCHUM, SHELLEY WINTERS, LILLIAN GISH, JAMES GLEASON

L'histoire, on la connaît sur le bout des doigts : love and hate. L'histoire du bien et du mal. L'histoire du prêcheur Robert Mitchum, prêt à transgresser les commandements pour mettre la main sur un magot. L'histoire de deux enfants tombés entre les mains du pêcheur Mitchum. Une rivière qui détourne le cours de la vie, et le fantastique qui profite de la nuit pour s'immiscer dans le film noir. Lors de sa sortie sur les écrans en 1955, ce film unique connu un terrible échec public et critique, qui brisa net les velléités de mise en scène de cinéma de l'acteur Charles Laughton. Très populaire durant les années 1930 et 1940, le comédien profitait du creux de la vague pour se jeter dans le grand bain. *La Nuit du chasseur* reste son seul film. Il faudra d'ailleurs attendre la mort de Laughton, en 1962, pour que le film gagne enfin en reconnaissance, passant du statut de film culte à celui de classique des classiques, avant d'être définitivement canonisé grâce aux différentes éditions sur support numérique à travers le monde. Seulement voilà, plus d'un demi-siècle après sa réalisation, *La Nuit du chasseur* demeure ce joyau noir sans ascendance, ni réelle descendance, qu'il est pratiquement impossible de catégoriser. Western déviant, thriller champêtre, conte pour adultes, film d'horreur, farce sombre et poétique, film noir, le film de Laughton brasse les genres en toute décontraction sans jamais tomber dans l'hétérogénéité. L'idée était bien sûr de rendre justice au roman gothique de Davis Grubb, beau succès littéraire en 1953, et Charles Laughton mit tous les atouts de son côté. D'abord, le romancier, poète, journaliste James Agee au scénario et ensuite, et surtout, Stanley Cortez à la photographie. Ce dernier allait fondre les grandes plages obscures caractéristiques du film noir aux perspectives brisées de l'expressionnisme allemand. *La Nuit du chasseur*, un film monumental, une incantation magique mystérieuse et inquiétante dont Laughton dira : « Nous n'avons pas cherché le symbole mais nous avons recréé un rêve ».

SÉANCE PRÉSENTÉE PAR BRUNO COULAIS

> Vendredi 10 novembre à 20h30

Ciné Rex - Blagnac



RAN

AKIRA KUROSAWA

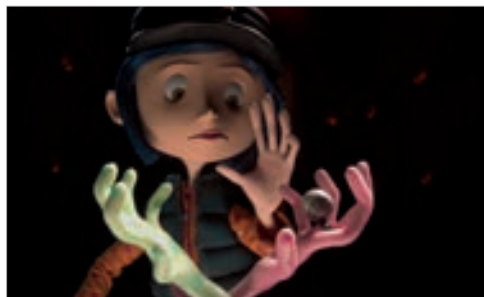
1985. FR. / JAP. 163 MIN. COUL. DCP. VOSTF.

AVEC TATSUYA NAKADAI, AKIRA TERAU, MIEKO HARADA

Dans *A.K.*, formidable documentaire de Chris Marker consacré au tournage de *Ran*, on peut observer le sensei Kurosawa et son commando au travail. On assiste à l'agencement de cette fameuse scène de bataille filmée avec ces trois caméras placées selon des angles très précis. On y voit aussi l'auteur des *Sept Samourais* choisir avec une précision maniaque ses objectifs et faire preuve d'une infinie patience face aux éléments naturels qui paralysent l'équipe. Du coup, on saisissait là l'étendue du talent d'un cinéaste en pleine possession de ses moyens. *Ran* (« chaos » en japonais) est une fresque somptueuse qui impressionne du début à la fin. Kurosawa la considérait, à juste titre, comme le couronnement de sa carrière. Il lui avait fallu une décennie pour concevoir un impressionnant story-board peint et il faudrait deux années pour confectionner les centaines de costumes visibles à l'écran. Le point de départ de *Ran* est basé sur des événements historiques réels, l'histoire d'un chef de guerre du XVI^e siècle qui avait su transmettre sagesse et courage à ses descendants. Et si... Et si ses enfants s'étaient opposés à leur père et s'étaient dévorés entre eux ? Le fait historique glisse vers la tragédie shakespearienne pour finalement se fondre dans une apocalypse médiévale. Kurosawa s'était déjà approprié Shakespeare, et *Macbeth* avait déjà largement inspiré *Le Château de l'araignée*. Dans *Ran*, les trois filles du Roi Lear deviennent les trois fils d'un vieux seigneur affaibli par la vieillesse. Trois héritiers, trois domaines et un père au bord de la folie, plongés dans une spirale autodestructrice. Quand la folie meurtrière se conjugue à l'ivresse du pouvoir, les passions humaines se déchaînent. Les pentes du Mont Fuji deviennent alors le théâtre d'ahurissantes batailles spectaculaires et sauvages. La leçon est édifiante, le film grandiose et *Ran* prouve, une bonne fois pour toutes, que Kurosawa est un des rares cinéastes capables de fusionner noirceur du propos et époustoufflante beauté picturale.

SÉANCE PRÉSENTÉE PAR BRUNO COULAIS

> Samedi 11 novembre à 11h



CORALINE

HENRY SELICK

2009. USA. 100 MIN. COUL. DCP. VF.

Coraline est un dessin animé d'une merveilleuse étrangeté, bâti comme un jeu MB de 7 à 77 ans. Henry Selick, son réalisateur, appartient, aux côtés de Brad Bird et John Lasseter, à cette nouvelle génération qui a su réinventer l'animation alors que le géant Disney s'essouffait sur ses indéboulonnables vieux modèles. En compagnie de Tim Burton, il avait souhaité un bien étrange Noël à Monsieur Jack avant d'adapter Roald Dahl avec *James et la pêche géante*. Pour l'occasion, la technique d'animation image par image, cette animation en volumes qu'affectionne tant Selick, passe à l'ère du numérique tout en conservant ses caractéristiques de matière, profondeur de champ et perspectives. Alors, que l'on se rassure, l'amour du fait main et du bricolage est toujours là. La preuve, la construction de chaque personnage de *Coraline* nécessita entre trois et quatre mois de travail. Mais *Coraline* est avant tout un roman du Britannique Neil Gaiman. Scénariste de bandes dessinées, romancier, auteur de romans graphiques, Gaiman est un touche-à-tout prolifique et polyvalent, et *Coraline* n'est rien de moins que sa version d'*Alice au pays des merveilles*. Coraline Jones est une fillette courageuse et déterminée. Quand elle découvre un passage secret dans sa nouvelle maison, elle n'hésite pas une seule seconde à passer de l'autre côté du couloir pour voir ce qui s'y cache. En guise de lapin blanc, c'est un chat noir doté de la parole qui la guide dans ce monde nouveau où son « autre mère » et son « autre père » la gâtent peut-être un peu trop. Perte des illusions, quête initiatique et douloureux passage de l'enfance à l'âge adulte, une sorte de conte de fées à l'envers, aux accents nostalgiques et fantasmagoriques, soutenu par l'admirable musique de Bruno Coulais. Vigueur orchestrale, sonorités électroniques, fantaisies chorales, Coulais dépasse le simple jeu de proximité émotionnelle et orchestre une véritable mise en scène musicale. Une partition fascinante qui épouse parfaitement ce voyage dans un monde trop joli pour être honnête.

SEANCE PRÉSENTÉE PAR BRUNO COULAIS

» Samedi 11 novembre à 15h



AU FOND DES BOIS

BENOÎT JACQUOT

2010. FR. 102 MIN. COUL. 35 MM.

AVEC ISILD LE BESCO, NAHUEL PÉREZ BISCAYART, JÉRÔME KIRCHER

L'histoire est vraie et le fait divers date de 1865. Il donnera lieu à un article paru dans le quotidien *Libération* dont Benoît Jacquot s'inspirera pour son dix-neuvième long métrage. Une étrange affaire sur le dérèglement des sens. Dans un hameau du Var, un vagabond sourd-muet demande asile à un médecin et se présente comme un « Fils de Dieu » capable de miracles. Il prétend connaître l'avenir et déclare que la guerre civile éclatera six mois plus tard. Le jeune homme effraie et fascine Joséphine, la fille de son hôte. D'une vertu exemplaire, elle suit dans les bois l'étrange visiteur après « quelques passes magiques ». Plus tard, lors du procès du vagabond (qui fut condamné pour viol), la jeune fille parlera « d'une force mystérieuse à laquelle elle cherchait en vain à résister ». Joséphine a-t-elle été emmenée de force ? Était-elle hypnotisée ou consentante ? De ce fait divers, Benoît Jacquot tire un film qui s'intéresse un peu à l'hypnose, pas mal au judiciaire, mais surtout à la passion. Quelles sont exactement les forces qui entrent en jeu quand il est question d'amour et de désir ? *Au fond des bois*, ou quand une escapade amoureuse ou un kidnapping (au choix) tente de cerner au plus près les mouvements du cœur, du corps et de l'esprit. Dans le rôle de Joséphine, Isild Le Besco joue finement de sa transformation d'adolescente en femme adulte et Nahuel Pérez Biscayart incarne un saisissant et magnétique homme des bois. C'est à la fois subtil, fascinant, sensuel, mystérieux et troublant, jusqu'à ces derniers regards de complicité échangés entre la « victime » et son « agresseur ». Pour illustrer les sentiments contraires qui tourmentent le film, Benoît Jacquot demande au musicien Bruno Coulais, avec qui il collabore depuis 2008, de composer en amont du tournage un concerto pour violon. Cette partition au lyrisme tendu et douloureux, pleine de mystères et d'accents fantastiques, évoque à la perfection un film qui n'a pas fini de livrer tous ses secrets.

SEANCE PRÉSENTÉE PAR BRUNO COULAIS

» Samedi 11 novembre à 19h



[R É G I S
D E B R A Y

RÉGIS DEBRAY

Né en 1940, à Paris, Régis Debray est philosophe et écrivain. En 1960, il intègre l'École normale supérieure en cacique (major, en argot normalien), puis passe l'agrégation de philosophie en 1965, tout en militant à l'Union des étudiants communistes. La même année, il part à Cuba et suivra Che Guevara en Bolivie.

Il théorise sa participation à la guérilla de l'ELN dans *Révolution dans la révolution* (1967).

Le 20 avril 1967, il est capturé par les forces gouvernementales boliviennes. Régis Debray sera alors condamné à mort, une peine qui sera commuée en peine de 30 ans d'emprisonnement grâce à une campagne internationale en sa faveur lancée par Jean-Paul Sartre. Il sera finalement libéré au bout de 4 ans d'incarcération. À sa libération, il rencontre Salvador Allende, ce qui donne notamment naissance à l'ouvrage *Entretiens avec Allende* sur la situation au Chili.

À son retour en France, Régis Debray est nommé chargé de mission pour les relations internationales de 1981 à 1985, auprès du Président François Mitterrand, puis devient Secrétaire Général du Conseil du Pacifique Sud et enfin Maître des Requêtes au Conseil d'État.

En 1991, il devient responsable culturel du Pavillon français à l'Exposition universelle de Séville.

Régis Debray décide, en 1993, de passer une thèse de doctorat, à l'Université Paris I, intitulée *Vie et mort de l'image. Une histoire du regard en Occident*. Il analyse alors l'impact des médias, de la communication et fonde le semestriel *Cahiers de médiologie* en 1996. En 1998, il est directeur de programme au Collège international de philosophie et préside le Conseil scientifique de l'École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques (ENSSIB).

C'est en 2002 qu'il est à l'initiative de la création de l'Institut européen en sciences des religions, dont il sera président. En 2005, il crée la revue *Médium, Transmettre pour innover* et devient président d'honneur de l'Institut européen en sciences des religions.

De 2011 à 2015, il est membre de l'Académie Goncourt.

RENCONTRE AVEC RÉGIS DEBRAY ET ROBERT GUÉDIGUIAN AUTOUR DE L'OUVRAGE *CIVILISATION. COMMENT NOUS SOMMES DEVENUS AMÉRICAINS*. ANIMÉE PAR CHRISTIAN THOREL

Entrée libre dans la limite des places disponibles

En partenariat avec la librairie Ombres Blanches et la Bibliothèque de Toulouse

➤ Mardi 7 novembre à 18h

Médiathèque José Cabanis



SENSO

LUCHINO VISCONTI

1953. IT. 115 MIN. COUL. DCP. VOSTF.

AVEC FARLEY GRANGER, ALIDA VALLI, MASSIMO GIROTTI

Le quatrième film de Luchino Visconti et le tournant de l'œuvre viscontienne. Pour la première fois de sa carrière, le metteur en scène se tourne vers les hautes sphères de la société. La sensualité du Technicolor succède à l'austère noir et blanc des premiers films. Reconstitution historique et chute de classe, Visconti sortait du néoréalisme. Ou plutôt, il retirait le préfixe « néo » au réalisme. « *Senso* s'apparente à l'esthétique romanesque procédant de Flaubert et particulièrement affirmée par le naturalisme, c'est-à-dire une littérature simultanément descriptive et critique », écrivait Bazin. Alors que l'Italie s'insurge contre la domination autrichienne, une comtesse italienne tombe éperdument amoureuse d'un jeune lieutenant autrichien... Patriotisme, trahison, lâcheté et humiliation, une histoire d'amour flamboyante sur fond de déchéance aristocratique. *Senso* est une incontestable réussite, un vrai feu d'artifice à l'élégance inouïe qui connut pourtant un tournage houleux et quelques démêlés avec la censure de l'époque. Prévu initialement pour occuper le haut de l'affiche, le tandem Ingrid Bergman / Marlon Brando fut remplacé à la dernière minute par le duo Alida Valli / Farley Granger. D'ailleurs, suite à une dispute avec le réalisateur, ce dernier regagna les États-Unis avant la fin du tournage obligeant Visconti à utiliser une doublure dans les toutes dernières scènes du film. Sous la pression des censeurs, la production demanda à Visconti « d'alléger » son propos politique et surtout de tourner une nouvelle fin beaucoup plus conventionnelle sous prétexte que l'Italie, au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, n'avait pas à se souvenir de ses défaites. Malgré ces difficultés, Luchino Visconti livre un somptueux opéra filmé, romanesque et mélodramatique, qui, à travers la défaite de Custoza, illustre l'évanouissement des espoirs de révolution communiste après la libération de l'Italie. Du très grand cinéma !

► **Dimanche 5 novembre à 18h**



LE PROMENEUR DU CHAMP DE MARS

ROBERT GUÉDIGUIAN

2004. FR. 117 MIN. COUL. 35 MM.

AVEC MICHEL BOUQUET, JALIL LESPERT

Le vieil homme et la mort. Au début de l'année 2005, Robert Guédiguian surprenait son monde en adaptant *Le Dernier Mitterrand*, le récit témoignage de Georges-Marc Benamou, l'un des derniers intimes de François Mitterrand. Le tournage se déroulera à huis clos dans le plus grand secret, juste histoire d'éviter un tapage médiatique nourri de fantasmes et de chimères. Il est vrai que lors de sa parution en 1997, le livre suscita de violentes réactions de la part du clan Mitterrand. Si Benamou avait déclenché des polémiques, Guédiguian allait les éviter intelligemment et soigneusement tout en brisant le tabou de la représentation du chef de l'état à l'écran. *Le Promeneur du Champ de Mars* évacue les figures connues de l'entourage du président, la rivalité Chirac-Balladur ou encore le scandale des écoutes téléphoniques. Car là n'est pas le propos. L'auteur de *Marius* et *Jeannette* évite adroitement les pièges récurrents de la biographie filmée pour se concentrer sur une confrontation maître-élève. Autrement dit sur le dialogue entre deux hommes de différentes générations. D'un côté, un homme d'état en bout de course et de l'autre, un jeune journaliste passionné. Alors que le président livre les derniers combats face à la maladie, le reporter tente de lui arracher des leçons universelles sur la politique et l'histoire, sur l'amour et la littérature. Fin de règne et fin de vie, et Robert Guédiguian, loin de se laisser intimider par son sujet, aux prises avec le corps et le mythe. C'est parfois très drôle, souvent bouleversant et aussi captivant qu'un film d'action. L'homme derrière le président, dont le nom ne sera d'ailleurs jamais prononcé, et derrière le président, l'acteur. Dans le rôle du monarque, Michel Bouquet donne une impressionnante, gigantesque et hypnotisante leçon d'acteur, récompensée d'ailleurs par un César amplement mérité. Une fois n'est pas coutume, un portrait hommage auréolé d'un état de grâce permanent.

SÉANCE PRÉSENTÉE PAR RÉGIS DEBRAY ET ROBERT GUÉDIGUIAN

► **Mardi 7 novembre à 21h**



SALVATORE GIULIANO

FRANCESCO ROSI

1962. IT. 123 MIN. N&B. DCP. VO. SOUS-TITRAGE INFORMATIQUE EN FRANÇAIS.

PROVENANCE COPIE : FONDAZIONE CINETECA DI BOLOGNA

AVEC SALVO RANDONE, FRANK WOLFF

Le 5 juillet 1950, le bandit sicilien Salvatore Giuliano, traqué par l'armée et la police, est retrouvé face contre terre, mort dans une cour de Castelvetrano. Il avait vingt-sept ans et était devenu un héros criminel célébré dans toute l'Italie. Qui l'a tué ? Qui était-il ? Cinq ans plus tôt, Giuliano assassinait un carabinier et prenait le maquis. Paysan, bandit et membre du gouvernement séparatiste sicilien, il narguait, depuis, les forces de l'ordre, avec le soutien de la mafia... « *Salvatore Giuliano* n'est en rien un film biographique, mais un discours sur le cadavre de Jules César. On ne voit guère le héros que mort, dans un récit où j'ai eu soin de rompre sans cesse la chronologie. Sans prendre la précaution d'un fondu enchaîné, je passe de 1950 à 1954 ou 1944 ou 1948, parce que j'évoque des événements jadis retentissants, et dont le public italien a gardé la mémoire. Mon vrai sujet, c'est un pays malheureux, opprimé, égaré et révolté. Je n'entends ni exalter, ni accabler Giuliano. Je veux montrer qu'il fut le fruit de sa terre, des conditions sociales et politiques des années 1940. » Voilà comment Francesco Rosi définissait son film en 1962. Il faudrait d'ailleurs peut-être en rester là pour savourer ce remarquable film enquête qui mêle adroitement traditions, vie politique, quotidien et action de la mafia. Aucun acteur connu à l'époque, aucune coquetterie de mise en scène et refus du didactisme. Rien ne doit venir distraire le spectateur. Un film documenté qui n'a rien d'un documentaire. Il s'agit ici d'interpréter au plus juste la réalité pour essayer d'atteindre un certain type de vérité. Rosi démonte un échafaud complexe et donne à voir le portrait vertigineux d'une société rongée par la violence et la corruption. Une société qui se cherche désespérément des héros. Vingt-six ans après l'Italien, l'Américain Michael Cimino traitera à son tour le cas Giuliano dans un style baroque et lyrique, ne retenant rien de la leçon de cinéma de Francesco Rosi.

SEANCE PRÉSENTÉE PAR RÉGIS DEBRAY

> Mercredi 8 novembre à 11h



LE TERRORISTE

(IL TERRORISTA)

GIANFRANCO DE BOSIO

1963. IT. / FR. 100 MIN. N&B. 35 MM. VO. SOUS-TITRAGE INFORMATIQUE EN FRANÇAIS.

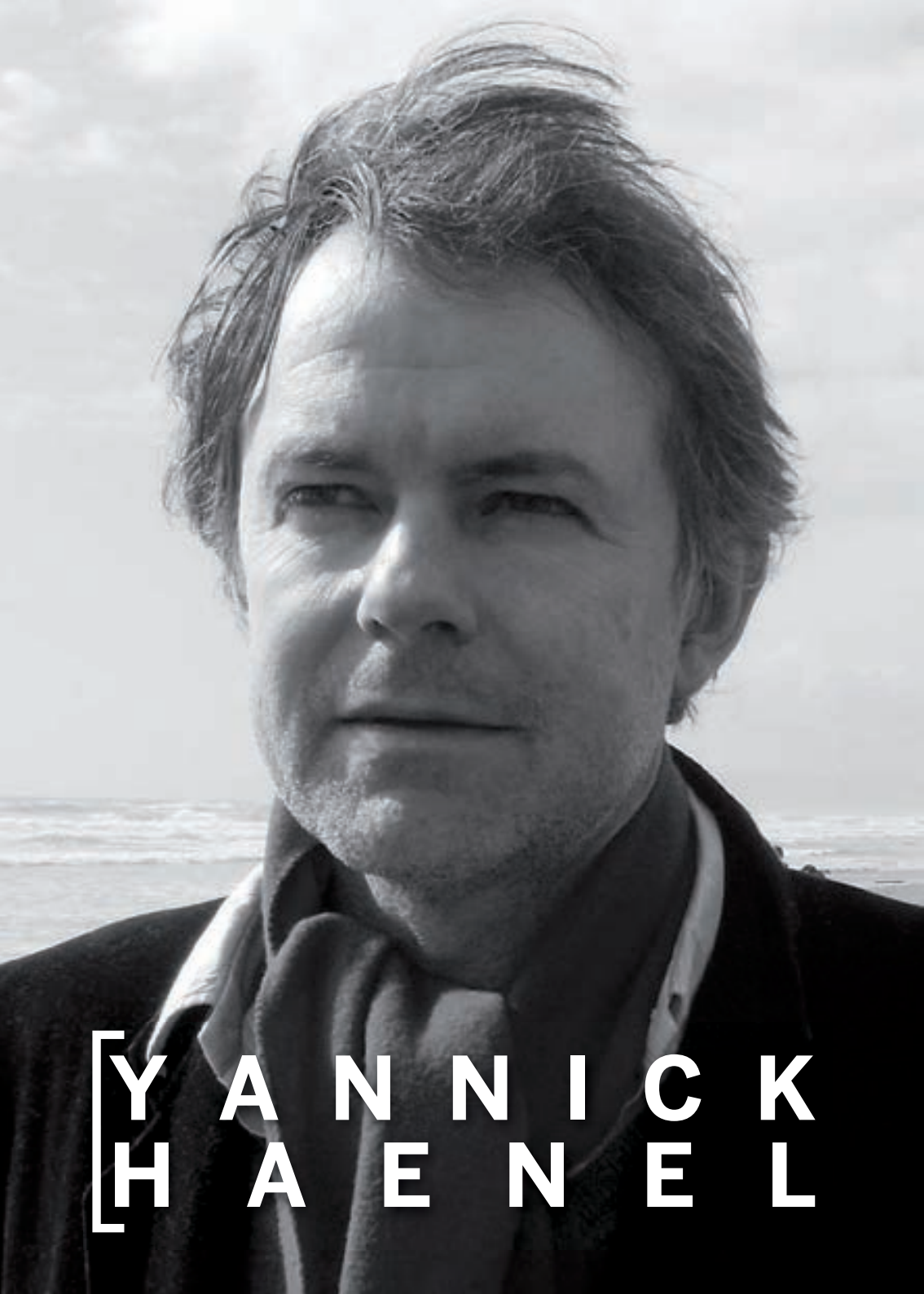
PROVENANCE COPIE : FONDAZIONE CINETECA DI BOLOGNA

AVEC GIAN MARIA VOLONTÉ, PHILIPPE LEROY, GIULIO BOSETTI, RAFFAELLA CARRÀ

La fin des mythes et les débuts de la réflexion. Un film inspiré par des faits authentiques et personnels vécus par le réalisateur Gianfranco De Bosio. Venise, hiver 1943. La Résistance italienne prépare un attentat contre le siège de la Kommandantur allemande. Un homme surnommé l'Ingénieur y joue un rôle déterminant. Bien que l'explosion soit meurtrière, elle n'atteint pas les cibles désirées (le commandant allemand en réchappe et une prostituée vénitienne y laisse la vie). Le lendemain, les autorités réagissent en menaçant de fusiller des otages si l'Ingénieur n'est pas livré... Au début des années 1960, en Italie, on assiste à une recrudescence de films qui traitent directement des problèmes de la Résistance dans l'immédiat après-guerre. *La ragazza* de Luigi Comencini, *Le Bossu de Rome* de Carlo Lizzani ou encore *Une vie difficile* de Dino Risi, s'éloignent de l'exaltation des faits pour se placer dans une perspective critique des événements. Relire un moment de l'histoire italienne ensevelie sous les discours officiels, dépasser la chronique héroïque pour en arriver à une vision plus ample du problème, tel était le but du mouvement. *Le Terroriste* est donc tout à la fois un film d'action et de réflexion qui deale intelligemment et sensiblement avec des espérances déçues. Une œuvre au style dépouillé qui grave dans un beau noir et blanc des moments où l'initiative personnelle vient parasiter la politique politicienne. « Je n'ai pas voulu écrire une histoire spécifiquement italienne mais traiter un cas général, valable dans tous les pays et placer au centre du problème des rapports entre l'action et la morale, entre l'action politique pure et l'activité de guerre et de résistance. Je n'ai pas voulu faire une épopée révolutionnaire mais plutôt un film de réflexion idéologique et morale. » (Gianfranco De Bosio, *Les Lettres Françaises*, 06/06/1964).

SEANCE PRÉSENTÉE PAR RÉGIS DEBRAY

> Mercredi 8 novembre à 19h



YANNICK
HAENEL

YANNICK HAENEL

Yannick Haenel a passé sa jeunesse en Afrique, puis au Prytanée National Militaire de la Flèche (séjour qu'il a relaté dans son premier roman : *Les Petits Soldats*, paru en 1996 aux éditions de la Table Ronde). Il vit à Paris, où il co-anime avec François Meyronnis la revue *Ligne de risque*, qu'il a fondée en 1997.

Yannick Haenel est chroniqueur pour le magazine de littérature et de cinéma *Transfuge* depuis 2010 et à *Charlie Hebdo* depuis la reprise de la publication après les attentats de janvier 2015.

Il a écrit, entre autres, quatre romans aux éditions Gallimard, collection L'Infini : *Introduction à la mort française* (2001), *Évoluer parmi les avalanches* (2003), *Cercle* (2007, prix Décembre et prix Roger-Nimier) et *Jan Karski* (2009, prix du roman Fnac et prix Interallié), ainsi qu'un essai sur la Dame à la licorne aux éditions Argol : *À mon seul désir* (2005).

Son dernier roman, *Tiens ferme ta couronne*, paru en août 2017 aux éditions Gallimard et sélectionné pour les prix Goncourt, Médicis et Femina, raconte l'histoire d'un sociopathe sans travail qui passe ses journées retranché dans son appartement parisien à boire des vodkas et à regarder des DVD. Il a écrit un énorme scénario sur la vie d'Herman Melville, *The Great Melville*, dont aucun producteur ne veut. Un jour, on lui procure le numéro de téléphone de Michael Cimino, le réalisateur mythique de *Voyage au bout de l'enfer* et *La Porte du paradis*. La rencontre a lieu à New York, Cimino lit le manuscrit... S'ensuivent une série d'aventures rocambolesques entre le musée de la Chasse à Paris, l'île d'Ellis Island au large de New York et un lac en Italie. On y croise Isabelle Huppert, la déesse Diane, un dalmatien nommé Sabbat, un voisin démoniaque et deux moustachus louches...

Quelle vérité scintille entre cinéma et littérature ? La comédie de notre vie cache une histoire sacrée : ce roman part à sa recherche.

RENCONTRE AVEC YANNICK HAENEL AUTOUR DE SON OUVRAGE *TIENS FERME TA COURONNE*

Entrée libre dans la limite des places disponibles

› Jeudi 9 novembre à 17h

Ombres Blanches

RENCONTRE DE CINÉMA AVEC YANNICK HAENEL

Entrée libre dans la limite des places disponibles

› Vendredi 10 novembre à 18h30

Cinémathèque



LA REINE DE NÉMI

YANNICK HAENEL

2017. FR. 31 MIN. COUL. DCP.

AVEC BARBARA PUGGELLI, REGINA DEMINA, EVA NIOUET,
YANNICK HAENEL

Un homme est obsédé par une scène mythologique : le chasseur Actéon surprenant la déesse Diane nue, au bain. Il veut rejouer cette scène et demande à sa femme de se prêter au jeu. Celle-ci l'emmène en Italie, jusqu'au lac de Nemi, un endroit sacré, entouré de forêts, qu'on appelle le miroir de Diane. Leurs aventures vont prendre figure de rite.

« J'aimerais qu'à travers cette expérience, on s'ouvre avec le film à la dimension spirituelle qui habite les actes sexuels, le désir, le plaisir. C'est le secret d'une très vieille histoire, c'est le grand sujet : cueillir le rameau d'or, lever le voile d'Isis. J'aimerais que les « regardeurs » aient des oreilles, et qu'ils entendent qu'une parole parle au cœur de toute étreinte. Cette parole, si l'on atteint – si on la réveille – c'est la poésie. L'histoire de Diane et Actéon a lieu ici, chaque jour, pour qui sait voir et aimer. Ce qui s'ouvre entre un homme et une femme renvoie à une mémoire antique de la jouissance : à ce qui se joue à chaque instant entre la vie et la mort. »

SÉANCE PRÉSENTÉE PAR YANNICK HAENEL

> Jeudi 9 novembre à 19h



MÉDITERRANÉE

JEAN-DANIEL POLLET

1963. FR. 42 MIN. COUL. 35 MM.

Difficile de cerner Jean-Daniel Pollet. Auteur, marginal, poète... peut-être ? Cinéaste de l'essai et artisan du cinéma, assurément. Certains le considèrent comme un proche d'Alain Cavalier, d'autres comme un cousin de Chris Marker. Pourtant avec *Pourvu qu'on ait l'ivresse* (1958), qui met en scène les touchantes hésitations du danseur Claude Melki, il initie une série de films marquant son goût pour une comédie populaire aux accents burlesques et nostalgiques. Mais c'est *Méditerranée* (1963) qui inaugure la deuxième veine beaucoup plus poétique du cinéma de Pollet. Durant deux années, il parcourt en compagnie d'un autre metteur en scène, Volker Schlöndorff, le bassin méditerranéen. Trente-cinq mille kilomètres au compteur et quinze pays visités. « J'ai filmé une seule chose par plan de manière à pouvoir utiliser au montage ces plans comme des mots, des signes... » De retour de son périple, il commence seul l'assemblage de ces milliers de mètres de pellicule. L'idée est d'utiliser les textes de Georges Bataille pour les commentaires du film. Mais c'est finalement la rencontre avec l'écrivain Philippe Sollers qui sera décisive. Les temples grecs en ruine, les pyramides d'Égypte, un palais sicilien, mais aussi un bunker de la Seconde Guerre mondiale, une orange dans un verger, une femme qui se peigne, une autre qui boutonne sa tunique, un pain de métal rougeoyant, une jeune fille endormie avant une opération chirurgicale ; le texte de Sollers, les images rigoureuses de Pollet et le lyrisme sombre de la partition chargée d'émotions d'Antoine Duhamel. Ensemble, les trois hommes créent cet objet stupéfiant qui invente une forme de récit totalement inédite qui tiendrait à la fois de la leçon d'histoire et de la rêverie poétique. Comme si quelques anciens rituels s'étaient immiscés dans un film d'avant-garde. Au final : une œuvre délicieusement intransigente de haute magie !

SÉANCE PRÉSENTÉE PAR YANNICK HAENEL

> Jeudi 9 novembre à 19h



VOYAGE AU BOUT DE L'ENFER

(THE DEER HUNTER)

MICHAEL CIMINO

1978. USA. 183 MIN. COUL. DCP. VOSTF.

AVEC ROBERT DE NIRO, JOHN CAZALE, CHRISTOPHER WALKEN, JOHN SAVAGE, MERYL STREEP

C'est avec *Apocalypse Now* de Francis Ford Coppola l'un des deux grands films sur la guerre du Vietnam. Un voyage inoubliable avec le génial Michael Cimino comme guide. Quand une guerre menée au bout du monde laisse de douloureuses cicatrices au sein d'une petite ville de Pennsylvanie sans qu'une bombe n'y éclate. L'histoire de cinq ouvriers sidérurgistes, leur quotidien face aux hauts fourneaux, leurs histoires de cœur, d'alcool et leurs parties de chasse. Cimino capte les derniers moments d'insouciance, mais aussi les sourires tristes et les regards mélancoliques des hommes qui ont peur de mourir sur le champ de bataille. Car demain, trois d'entre eux se débattront dans le borborygme vietnamien. La chronique de mœurs est patiente et détaillée. Michael Cimino fait ici preuve d'un époustouflant sens du romanesque et rivalise sans honte avec les maîtres du western hollywoodien. Puis, ce sera la plongée sans transition dans la barbarie de la guerre et ses jeux cruels. La fameuse scène de la roulette russe déclenchera un scandale en 1979 au festival de Berlin où le film fut présenté sur fond de guerre froide. L'actualité est encore chaude et le traumatisme réel. Cimino s'empare de l'histoire pour aller au-delà et compose un opéra baroque en trois actes terriblement intime, spectaculaire et humain. Au réalisme des scènes américaines succède la grandiloquence des scènes de guerre. Dans le dernier acte, il y aura cette tentative de retrouver et de réintégrer cette Amérique qui porte désormais balafres et cicatrices. La prise de conscience est inattendue et la capacité d'une communauté à se reconstruire certaine. La mise en scène précise de Cimino, la lumière soignée de Vilmos Zsigmond, le lyrisme de la musique de Myers et les prestations sans faille de Robert De Niro, Christopher Walken, John Cazale, Meryl Streep et John Savage. En bout de course, un succès critique et commercial couronné par cinq Oscars. Pour Michael Cimino, la porte du paradis hollywoodien s'ouvrait toute grande.

Film interdit aux moins de 16 ans à sa sortie

SÉANCE PRÉSENTÉE PAR YANNICK HAENEL

> Jeudi 9 novembre à 21h



LA PORTE DU PARADIS

(HEAVEN'S GATE)

MICHAEL CIMINO

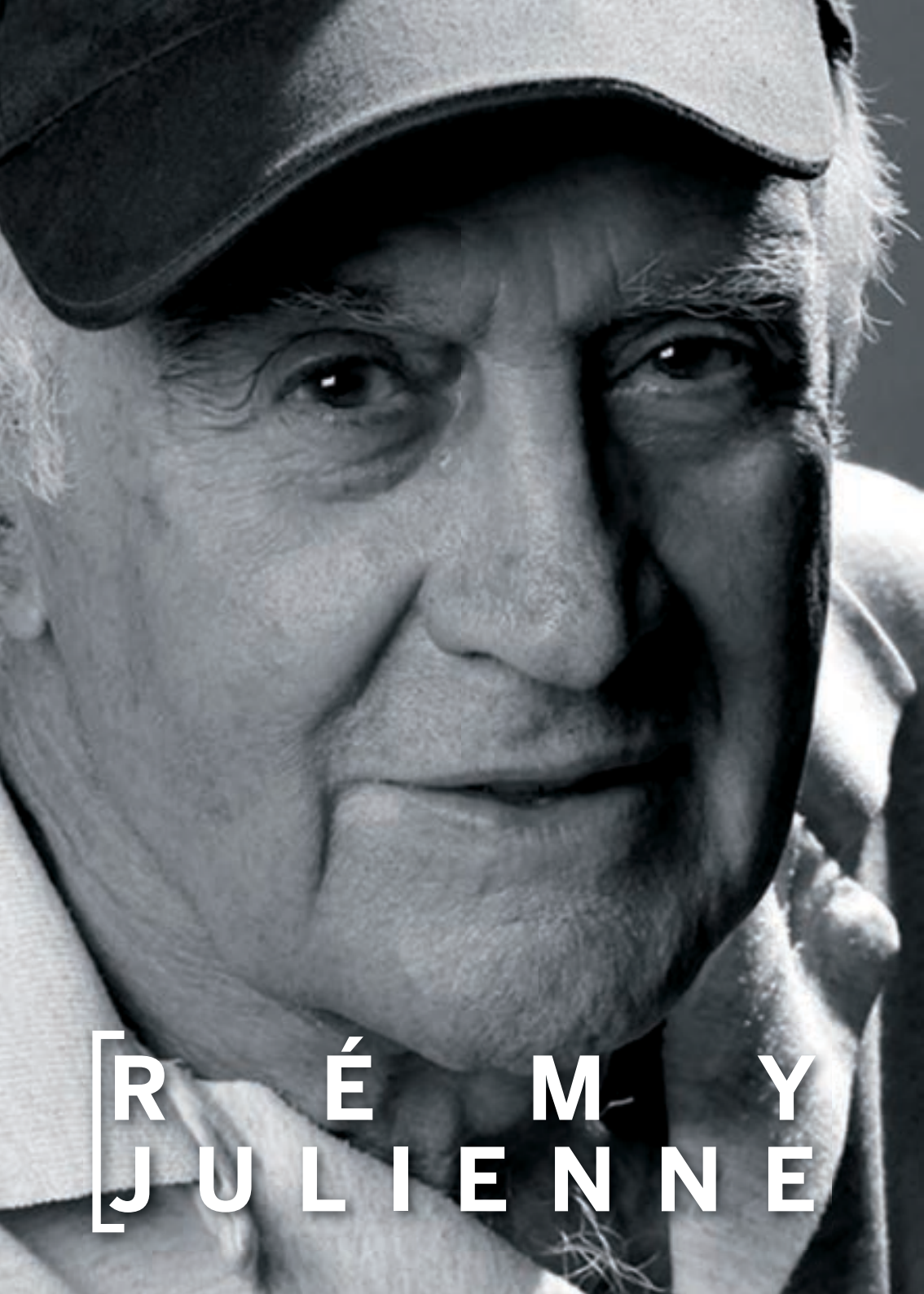
1980. USA. 216 MIN. COUL. DCP. VOSTF.

AVEC KRIS KRISTOFFERSON, CHRISTOPHER WALKEN, JOHN HURT, ISABELLE HUPERT, BRAD DOURIF

Au Panthéon des films maudits, *La Porte du paradis* mérite amplement sa palme. En janvier 1981, à propos de ce dernier, l'éminent critique américain Roger Ebert écrivait : « Ce film représente 36 millions de dollars jetés aux quatre vents. C'est le plus scandaleux gâchis cinématographique que j'aie jamais vu ». Après seulement une semaine d'exploitation, *Heaven's Gate* est retiré de l'affiche et Michael Cimino doit en présenter une nouvelle version à ses producteurs. Violence édulcorée, ajout d'une voix-off et personnages sacrifiés. Huit mois plus tard, le film émasculé ressort et devient en quelques semaines l'un des plus gros échecs commerciaux de l'histoire du cinéma américain. United Artists est sur la paille et Michael Cimino ne se remettra jamais vraiment de son voyage au bout de Hollywood. Ce western atypique qui devait être le triomphe du cinéma d'auteur au sein de l'usine à rêves devint finalement sa propre pierre tombale. Et ce n'est qu'en 2012 que *La Porte du paradis* eut droit à sa résurrection dans une version considérée comme définitive par le réalisateur lui-même. Mise en scène grandiose, reconstitution historique impressionnante, direction artistique éblouissante et casting quatre étoiles (Kris Kristofferson, Christopher Walken, Isabelle Huppert, Jeff Bridges) pour une page méconnue de la naissance des États-Unis d'Amérique. La guerre de Sécession a pris fin. L'Est et l'Ouest se sont rejoints par la voie ferrée. Autant en a emporté le vent, que claque la porte du paradis. De nouveaux immigrants sont arrivés, pauvres fermiers qui devront lutter contre les gros éleveurs de la région bien décidés à les éliminer... Une fresque sanglante, majestueuse et intimiste située dans un Far West qui n'a plus rien de mythique. Entre Ford et Visconti, Cimino maîtrise son anti-conquête de l'Ouest aux accents hyperréalistes tout en mariant l'infiniment grand et l'infiniment petit. Un chef-d'œuvre !

SÉANCE PRÉSENTÉE PAR YANNICK HAENEL

> Vendredi 10 novembre à 20h30



[R É M Y
J U L I E N N E

RÉMY JULIENNE

La course-poursuite du *Casse* d'Henri Verneuil dans les rues d'Athènes ? C'est lui. Le numéro d'équilibriste de Jean-Paul Belmondo sur le toit d'une rame d'un métro parisien dans *Peur sur la ville* du même réalisateur ? Encore lui. Capable de faire évoluer un camion sur deux roues ou de piloter n'importe quel engin motorisé, Rémy Julienne impressionne par son parcours.

Quel spectateur n'a pas été bluffé devant ses époustouflantes poursuites de voitures ou de motos et ses accidents spectaculaires dans *La Grande Vadrouille*, *Trois hommes à abattre*, la série des *Gendarmes de Saint-Tropez* et six *James Bond* ?

Acrobate et casse-cou pour les uns, fou furieux pour les autres, Rémy Julienne débute sa carrière de cascadeur dans le film *Fantômas* d'André Hunebelle en 1964. En cinquante ans de carrière, il a travaillé auprès des plus grands réalisateurs et acteurs français.

Gérard Oury (*Le Cerveau*, 1969 ; *Les Aventures de Rabbi Jacob*, 1973), Philippe de Broca (*Le Roi de coeur*, 1966 ; *La Poudre d'escampette*, 1971), François Truffaut (*La Nuit américaine*, 1972), Claude Lelouch (*L'Aventure, c'est l'aventure*, 1972 ; *Toute une vie*, 1974), Yves Boisset (*Canicule*, 1983), Leos Carax (*Mauvais sang*, 1986) et surtout Georges Lautner avec qui il a tourné une quinzaine de films (*Fleur d'oseille*, 1967 ; *Le Pacha*, 1968 ; *Quelques messieurs trop tranquilles*, 1972 ; *On aura tout vu*, 1976 ; *Mort d'un pourri*, 1977 ; *Flic ou voyou*, 1979 ; *Le Guignolo*, 1980 ; *Le Professionnel*, 1981 ; *Joyeuses Pâques*, 1984).

Réputé pour son professionnalisme et son extrême rigueur, Rémy Julienne se voit contacter par le Britannique Peter Collinson en 1969 pour tourner *L'Or se barre* (*The Italian Job*). Ce film constitue un véritable tremplin pour sa carrière, notamment grâce à la scène des Mini Cooper, restée mémorable dans le monde de la cascade. Suivront de nombreuses collaborations internationales (Dino Risi, Alberto Lattuada, Terence Young, Sydney Pollack, Sergio Leone, Ron Howard) dont six *James Bond* (*Rien que pour vos yeux* – qui lui a valu un Award en 1981 –, *Octopussy*, *Dangereusement vôtre*, *Tuer n'est pas jouer*, *Permis de tuer* et *GoldenEye*). Côté acteurs, le cascadeur a notamment doublé Jean-Paul Belmondo (14 collaborations), Yves Montand, Alain Delon ou encore Louis de Funès, ainsi que, pour la série des James Bond, Sean Connery, Timothy Dalton et Roger Moore.

En 2017, Rémy Julienne a déposé ses archives personnelles – essentiellement constituées d'essais filmés de mise en scène de cascades – dans les collections de la Cinémathèque de Toulouse. En révélant la face cachée de cette partie technique du 7^e Art, elles constituent un patrimoine unique couvrant près de cinquante ans de cinéma. Cinquante ans de prestations acrobatiques, de créations, de cascades, de mises en scène spécifiques. Témoignages des tournages sur lesquels il a œuvré (plus de 1 400 productions dont 400 films de cinéma), elles retracent toute la carrière de Rémy Julienne et révèlent tout son travail de cascadeur et de concepteur de cascades.

RENCONTRE AVEC RÉMY JULIENNE ANIMÉE PAR PATRICK JORGE

Entrée libre dans la limite des places disponibles

› Samedi 4 novembre à 19h

Cinémathèque



PAS DE PROBLÈME !

GEORGES LAUTNER

1974. FR. 105 MIN. COUL. 35 MM.

AVEC MIOU-MIOU, JEAN LEFEBVRE, BERANRD MENEZ, HENRI GUYBET, ANNY DUPREY

Après un détour par le film policier avec *Les Seins de glace*, Georges Lautner, réalisateur des *Tontons flingueurs*, retrouve Jean-Marie Poiré, son coscénariste de *Quelques messieurs trop tranquilles*. Dans ce dernier, on remarquait déjà la lumineuse apparition d'une certaine Miou-Miou qui se révélera pleinement suite au scandale et au triomphe des *Valseuses* de Bertrand Blier. Avec *Pas de problème !*, Lautner et Poiré reprennent le flambeau et échafaudent ce délirant road-movie spécialement conçu pour la comédienne, qui se débat pour l'occasion avec un encombrant cadavre dissimulé par mégarde dans un coffre de voiture. Le véhicule n'est autre que celui du père de Jean-Pierre, l'un de ses prétendants, et les choses se gâtent quand Daniel, un ex-petit ami, se joint au tandem. Deux voitures, un improbable trio (Miou-Miou, Bernard Menez, Henry Guybet) et un machabée dans le placard. Le vaudeville le plus enlevé s'invite à la course-poursuite la plus folle et Lautner semble avoir trouvé sa nouvelle muse en la personne de Miou-Miou. À noter que contrairement à l'espionne Mireille Darc, avec qui le cinéaste tournera treize films, il joue là sur la fragilité et la vulnérabilité de la comédienne. La mutine Miou-Miou ravit les cœurs des hommes, qui du coup prennent tous les risques pour elle. À ses côtés, Menez et Guybet rappellent qu'ils pouvaient être d'excellents comédiens s'ils étaient bien dirigés. Si l'on ajoute à ce cocktail détonnant d'action débridée, de répliques acides et de gags désopilants les apparitions de Renée Saint-Cyr, Maria Pacôme, Robert Dalban, Gérard Jugnot et Patrick Dewaere, on tient là un vrai bon classique indémodable de la comédie survitaminée dont les cascades automobiles de rigueur ne pouvaient être élaborées que par le grand Rémy Julienne.

SEANCE PRÉSENTÉE PAR RÉMY JULIENNE

> Samedi 4 novembre à 11h



L'OR SE BARRE

(THE ITALIAN JOB)

PETER COLLINSON

1969. GB. 100 MIN. COUL. DCP. VO. SOUS-TITRAGE INFORMATIQUE EN FRANÇAIS.

AVEC MICHAEL CAINE, NOËL COWARD, BENNY HILL, RAF VALLONE

Un film de casse aussi spectaculaire que divertissant où, bien évidemment, rien ne se passe comme prévu. Imaginez une hétéroclite bande de voleurs, qui tente de dérober aux usines FIAT quatre millions de dollars en lingots d'or en créant un gigantesque embouteillage dans la ville de Turin, siège du célèbre constructeur italien. Humour soooo british de rigueur, clins d'œil en pagaille et savoureuse bande de bras cassés. On tient là un parfait représentant de la cool attitude qui animait le cinéma populaire anglais des glorieuses années 1960. Un cinéma qui, rappelons-le, était en grande partie financé par des capitaux américains. *L'Or se barre* ne déroge pas à la règle puisque c'est le puissant studio Paramount qui finance. Ironie du sort, le producteur anglais Michael Deeley, détaché pour l'occasion, participera quelques années plus tard à la conception du très américain *Voyage au bout de l'enfer* de Michael Cimino. Il n'empêche qu'il s'en est fallu de peu pour que Robert Redford ne souffle la vedette au flegmatique Michael Caine, absolument irréprochable en cerveau de l'organisation. Même le célèbre dramaturge Noël Coward s'invite au bal. Il joue ici, pour sa dernière apparition à l'écran, un parrain de la pègre anglaise qui considère ce hold-up italien comme un devoir patriotique ! Gold Save the Queen ! De son côté, le metteur en scène Peter Collinson arbitre on ne peut plus rigoureusement ce match Angleterre - Italie même s'il dut faire, sous la pression de la production, d'un polar tendu une comédie policière qui prouve une fois de plus que le crime ne paie pas. FIAT tentera bien de proposer son fameux modèle 500, mais ce sont au final trois Austin Mini, floquées aux couleurs de l'Union Jack, qui dévalent tambour battant les rues, artères et conduits d'égout turinois pour une poursuite d'anthologie réglée par l'orfèvre de la profession, Rémy Julienne.

SEANCE PRÉSENTÉE PAR RÉMY JULIENNE

> Samedi 4 novembre à 21h



JOYEUSES PÂQUES

GEORGES LAUTNER

1984. FR. 93 MIN. COUL. 35 MM.

AVEC JEAN-PAUL BELMONDO, SOPHIE MARCEAU, MARIE LAFORÊT, ROSY VARTE

Joyeuses Pâques est d'abord une pièce de Jean Poiret créée en 1982 au Théâtre du Palais Royal. Au départ, elle fut jouée par Nicole Calfan et Jean Poiret, puis en 2000 par Barbara Schulz et Pierre Arditi et enfin, en 2014, par Marilynne Fontaine et Roland Giraud. Entre temps, en 1984, le savoureux vaudeville de Poiret connaît une adaptation survitaminée pour le grand écran menée par Georges Lautner. Le réalisateur des *Tontons flingueurs* retrouve pour l'occasion le sautillant Jean-Paul Belmondo. Bébél et Lautner, la recette fonctionne à merveille et le tandem enchaîne tubes sur tubes. *Flic ou voyou* (1979), *Le Guignolo* (1980) et surtout *Le Professionnel* (1981), qui cumule plus de cinq millions d'entrées sur le territoire, ont tous été d'énormes succès au box-office. Pourtant, il était temps de donner un petit coup de jeune à ce cinéma populaire français du début des années 1980 qui, il faut bien le reconnaître, peinait à attirer les jeunes spectateurs dans les salles. Sophie Marceau, transfuge de *La Boum* (1980), rejoint donc le casting composé de Marie Laforêt, Rosy Varte et Gérard Hernandez. La jeune actrice assure l'instant fraîcheur avec, pour mission, de ramener le public adolescent dans le droit chemin. Inutile de préciser que c'est bien elle qui endosse le rôle de Julie, une séduisante jeune fille recueillie par le florissant quinquagénaire Stéphane Margelle (Belmondo), toujours prêt à offrir un lit surtout quand sa femme Sophie doit s'absenter. Mais les voies d'Orly sont impénétrables et une grève surprise ramène l'épouse au domicile. Pour s'en sortir, Stéphane fait passer Julie pour sa fille. Quiproquos, marivaudages et surtout action avec une kyrielle d'impressionnantes culbutes réglées au millimètre près par Rémy Julienne. Si les portes claquaient sur les planches, ici on préfère appuyer sur le champignon, sur mer, sur route ou dans les airs. Entre deux badinages, Bébél bondit, dérape, galope, ricoche, glisse, saute et conduit, mais au final c'est Rémy Julienne qui résume le mieux la situation : « Belmondo était capable de faire trois tonnes après avoir déclaré du Shakespeare ». On le croit sur parole.

SÉANCE PRÉSENTÉE PAR RÉMY JULIENNE

» Dimanche 5 novembre à 11h



PERMIS DE TUER

(LICENSE TO KILL)

JOHN GLEN

1989. GB. 133 MIN. COUL. DCP. VOSTF.

AVEC TIMOTHY DALTON, CAREY LOWELL, ROBERT DAVI, TALISA SOTO

James Bond, épisode 16, le segment de la transition coïncé entre *Tuer n'est pas jouer* et *GoldenEye*. Rémy Julienne rempile aux cascades pour la cinquième fois aux côtés de l'espion 007. Il en tournera six au total. Mais *Permis de tuer* est avant tout un film d'adieux, une rupture sèche au sein de la série. C'est la dernière apparition de Timothy Dalton dans le rôle après seulement deux prestations, c'est aussi le dernier Bond pour le scénariste Richard Maibaum, le directeur de la photographie Alec Mills, le génial concepteur de génériques Maurice Binder et le réalisateur John Glen (cinq opus au compteur). Alors forcément ça commence fort ! 007 envoie bouler méchamment sa hiérarchie dans la villa d'Ernest Hemingway à Key West et d'ajouter « C'est l'adieu aux armes » ! Privé de son permis de tuer mais pas de sa fougue. Un Bond pas comme les autres, peu de gadgets mais beaucoup de hargne. Bond, ivre de vengeance aux trousses d'un trafiquant de drogue (délectable Robert Davi) secondé par une exquise petite frappe (le débutant Benicio Del Toro). L'atmosphère est lourde, les enjeux ambigus et les méchants terrifiants. D'ailleurs, la détermination de 007 n'a d'égal que l'âpreté de la mise en scène de John Glen, qui signe là l'un des meilleurs épisodes de la saga. Une grande fête de la destruction avant la restructuration, avec pour clou du spectacle, une monstrueuse poursuite entre quatre camions citernes qui nécessita à elle seule six semaines de tournage. Largement plus de temps qu'il n'en faut aux scénaristes pour trouver un prétexte afin d'intégrer logiquement le morceau de bravoure à l'intrigue. Ce grand final bondien d'une rare perfection stylistique, tourné, il faut le dire, sans aucun effet numérique, reste un des plus beaux moments d'action jamais montrés sur écran. Une note intense et fastueuse qui couronne impeccablement ce *Permis de tuer*, un James Bond inhabituel, sombre et sophistiqué.

SÉANCE PRÉSENTÉE PAR RÉMY JULIENNE

» Dimanche 5 novembre à 14h

Véo - Muret



[CINEMATECA
[PORTUGUESA

CINEMATECA PORTUGUESA

La Cinémathèque portugaise (Cinemateca Portuguesa-Museu do Cinema) est un organisme d'État dont la mission, comme celle de toutes les cinémathèques, est de réunir, de préserver et de diffuser le patrimoine et la culture cinématographiques, avec une attention particulière – mais pas exclusive – au cinéma portugais. Fondée en 1948 par Manuel Félix Ribeiro, elle n'a démarré ses activités de programmation qu'en 1958, et ce n'est qu'à partir de 1980 qu'elle a pu avoir une activité régulière, ayant été dotée d'une autonomie administrative et financière, ainsi que d'un siège exclusif, dans le centre de Lisbonne, où sont réunis l'administration, le service de programmation, deux salles de projection, la photothèque et une bibliothèque publique. Un autre espace abrite la Cinemateca Júnior, qui organise des séances et des ateliers avec les écoles, ainsi que des séances publiques. Dans les environs de Lisbonne se trouvent les archives filmiques, conservées selon des conditions techniques de pointe, ainsi qu'un laboratoire destiné à la préservation et à la restauration des films. Une autre personnalité a eu un rôle crucial – outre celui de son fondateur – dans le développement et le rayonnement international de la Cinémathèque portugaise : João Bénard da Costa, directeur adjoint de 1980 à 1991, puis directeur jusqu'à sa mort en 2006. La quasi totalité de la production portugaise depuis les débuts du cinéma (fiction, courts métrages, actualités, films de propagande du régime salazariste) est conservée dans ses archives et a été restaurée. La programmation est organisée par cycles et aborde toute l'histoire du cinéma, des frères Lumière jusqu'à nos jours. À l'heure actuelle, en plein passage de l'ère analogique à l'ère numérique, la politique de la Cinémathèque portugaise est de montrer toutes les œuvres sur leur support original. Tous les films sont restaurés sur support analogique, en utilisant les techniques correspondantes, avant le tirage de nouvelles copies de diffusion sur support numérique.

La Cinémathèque à l'ère numérique

La révolution numérique nous confronte à des changements bien plus profonds que les changements partiels de technologie que le cinéma a connus dans le passé : nous sommes en train de vivre la substitution globale de l'univers technologique dans lequel le cinéma est né. Si on pense alors au rapport congénital entre tout art et sa dimension matérielle, cette substitution, plus radicale même que celle qui a eu lieu à la fin du muet, ne peut être considérée que comme le début d'une autre expérience, voire la naissance d'un art différent de celui qui a été inventé à la fin du XIX^e siècle. La Cinémathèque portugaise considère – d'autant plus qu'elle ne travaille pas sur le seul « passé », mais sur la mise en rapport d'œuvres de différentes époques – que son travail consiste à respecter ces différences. À Lisbonne, nous nous sommes donc imposé un double défi : d'une part, d'installer une chaîne de conservation pour les images nativement numériques et de mettre en valeur les outils numériques pour la diffusion et l'analyse du cinéma ; d'autre part, de continuer de préserver et, dans la mesure du possible, de montrer les images en pellicule sur leur support d'origine, au risque d'exiger du spectateur un effort pour les comprendre. Par sa nature muséologique, ce dernier aspect exige une pédagogie – une mise en garde contre l'idée selon laquelle l'image analogique serait « imparfaite », car tout concept de perfection est une construction culturelle. Notre effort consiste donc à conserver les images et leur environnement technologique. De fait, notre laboratoire photochimique reste en activité et il est ouvert à la coopération extérieure. Nous avons conscience des difficultés inhérentes que cela entraîne, mais nous savons aussi qu'il s'agit d'un effort collectif, dont on ne peut mesurer l'ampleur sans l'affirmation claire d'un choix et d'une pratique. Notre action couvre dorénavant un vaste spectre qui va de la conservation matérielle du cinéma et de son expérience en salle jusqu'aux réseaux de diffusion et de connaissance immatériels permis par l'ère numérique. La Cinémathèque portugaise est l'enchaînement de tout cela.

JOSÉ MANUEL COSTA

RENCONTRE AVEC **JOSÉ MANUEL COSTA**, DIRECTEUR DE LA CINEMATECA PORTUGUESA,
ET **RUI MACHADO**, DIRECTEUR ADJOINT

Entrée libre dans la limite des places disponibles

> Dimanche 5 novembre à 16h

Cinémathèque



LA CHASSE

(A CAÇA)

MANOEL DE OLIVEIRA

1963. PORT. 21 MIN. COUL. 35 MM. VOSTF.

AVEC ANTÓNIO RODRIGUES SOUSA, JOÃO ROCHA ALMEIDA

ACTES DE PRINTEMPS

(ACTO DA PRIMAVERA)

MANOEL DE OLIVEIRA

1962. PORT. 90 MIN. COUL. 35 MM. VOSTF.

AVEC NICOLAU NUNES DA SILVA, ERMELINDA PIRES, MARIA MADALENA

Pionnier du cinéma portugais, créateur infatigable, artisan solitaire à la fois producteur, monteur et scénariste de ses propres films, Manoel de Oliveira, décédé à l'âge de 106 ans, a tourné jusqu'au bout de sa vie. Depuis les années 1930, il n'avait cessé de défier l'écriture cinématographique au travers d'une filmographie aussi éclectique que vigoureuse. Pourtant, il faudra attendre vingt ans entre son premier et son second long métrage. Si *Aniki-Bóbo* (1942) anticipait le mouvement néoréaliste de quelques mois, *Actes de printemps* (1962) abolissait la barrière entre fiction et documentaire d'une manière toute particulière. À la fin des années 1950, pendant un voyage à Trás-os-Montes, Oliveira remarque trois croix en bois sur le bord de la route. Intrigué, le cinéaste s'arrête et découvre que l'on joue ici, chaque année, une représentation de la *Passion du Christ*, interprétée par des paysans du village de Curalha. Durant deux années de suite, il retourne sur place pour filmer le spectacle, ses à-côtés, mais aussi les caméras et les magnétophones qui enregistrent la représentation. Documentaire et fiction juxtaposés et poussés à l'extrême par le dispositif.

Initié avant *Actes de printemps* mais achevé après ce dernier, *La Chasse* est le seul film d'Oliveira à être inspiré d'un fait divers. L'histoire de deux garçons, dont l'un d'eux s'était noyé devant l'autre. Sur cette trame, Oliveira combine l'ordinaire au fantastique, et tire de la tragique histoire une implacable fable dont le dénouement ne fut pas du tout du goût de la censure de l'époque. À noter que la copie restaurée par la Cinemateca Portuguesa présente la conclusion originale voulue par Oliveira, ainsi qu'en guise d'épilogue, la fin imposée par la censure.

SÉANCE PRÉSENTÉE PAR JOSÉ MANUEL COSTA ET RUI MACHADO

› Samedi 4 novembre à 16h30



RARETÉS ET CURIOSITÉS DE LA CINEMATECA PORTUGUESA

PORT. 70 MIN. ENVIRON.

Incunables, raretés et curiosités, la Cinemateca Portuguesa nous présentera une séance spéciale de films courts issus de ses collections. Une collection riche en films de tous bords, tant du patrimoine portugais que du patrimoine mondial. Une collection constituée de pépites, mais aussi d'objets filmiques qui peuvent surprendre, notamment en ce qui concerne le cinéma muet. Aussi, faudra-t-il s'attendre à ce qu'au cours de ce programme l'Histoire croise l'incroyable et l'inattendu.

SÉANCE PRÉSENTÉE PAR JOSÉ MANUEL COSTA ET RUI MACHADO

› Dimanche 5 novembre à 14h



LES VERTES ANNÉES

(OS VERDES ANOS)

PAULO ROCHA

1963. PORT. 87 MIN. N&B. DCP. VO. SOUS-TITRAGE INFORMATIQUE EN FRANÇAIS.

AVEC RUI GOMES, ISABEL RUTH, RUY FURTADO, PAULO RENATO

Le film-manifeste du Cinema Novo portugais. Une fraîcheur et une liberté de ton inédites à l'époque. L'histoire de Julio, 19 ans, qui arrive à Lisbonne pour tenter sa chance comme cordonnier. Le jour de son arrivée, un incident l'amène à faire la connaissance d'Ilda, une fille du même âge, qui travaille comme domestique tout près de son atelier. Sur fond de poésie noire, un conte cruel de la jeunesse fortement influencé par la Nouvelle Vague française, un premier film qui allait bousculer les habitudes d'un cinéma national qui dérivait trop tranquillement vers un folklore bon marché avec l'inévitable fado. Avec *Les Vertes Années*, le cinéma portugais entrait dans le cinéma moderne au moment où plusieurs Nouvelles Vagues et plusieurs Nouveaux Cinémas surgissaient en Europe de l'Est et de l'Ouest, en Amérique et en Asie. Son réalisateur, Paulo Rocha, avait fait ses études à l'IDHEC à Paris et avait épaulé Jean Renoir sur *Le Caporal épinglé* (1961). De retour au Portugal, il avait travaillé en tant qu'assistant sur *Actes de printemps* (1962) de son compatriote Manoel de Oliveira, avant de passer lui-même à la mise en scène pour filmer une Lisbonne comme on ne l'avait jamais vue. Rocha tourne résolument le dos aux quartiers traditionnels, privilégiés par le cinéma de Salazar, et s'oriente vers les constructions modernes et bourgeoises de la ville dans lesquelles il plonge la bonne et le cordonnier. Le cinéaste médite sur la Lisbonne moderne et sa jeunesse désorientée. La chronique est nonchalante, un rien désespérée, et l'indécision existentielle constamment malmenée par un onirisme violent. Mais comme l'a signalé Paulo Rocha à l'époque : « Nous avons tendance à surévaluer l'histoire par rapport à la mise en scène. Dans *Les Vertes Années*, le plus important est le rapport entre le décor et le personnage, le traitement de la matière cinématographique. »

SÉANCE PRÉSENTÉE PAR JOSÉ MANUEL COSTA ET RUI MACHADO

> **Dimanche 5 novembre à 20h30**



MARIA DO MAR

JOSÉ LEITÃO DE BARROS

1930. PORT. 105 MIN. N&B. 35 MM. MUET. INTERTITRES PORTUGAIS. SOUS-TITRAGE INFORMATIQUE EN FRANÇAIS.

AVEC ROSA MARIA, OLIVEIRA MARTINS, ADELINA ABRANCHES, ALVES DA CUNHA

Le plus important et le plus authentique long métrage du cinéma portugais de la période du muet. Le premier film restauré par la Cinemateca Portuguesa dans son laboratoire en 2000. Un des premiers intertitres mentionne qu'il s'agit là d'un « documentaire dramatisé ». C'est le premier du genre au Portugal, et seulement le deuxième au monde après *Moana* que réalise Robert Flaherty en 1926. En posant sa caméra à Nazaré, José Leitão de Barros rassurait ceux qui doutaient de l'éclosion d'un cinéma véritablement national. Ce n'était pas la première fois que le cinéaste filmait ce petit village de pêcheurs situé sur la côte ouest du pays. En 1927, avec la collaboration du sculpteur Jaime Martins Barata, José Leitão de Barros avait déjà capté la rudesse des conditions de vie des travailleurs de la mer avec *Nazaré, Praia de Pescadores* (littéralement : Nazaré, plage de pêcheurs). Distribué en 1929, ce documentaire affranchissait considérablement la production nationale d'une encombrante supervision étrangère. La même année, Leitão de Barros se réinstallait à Nazaré en compagnie de deux monstres sacrés du théâtre, Adelina Abranches et Alves da Cunha. Sur place, il confie le reste de l'interprétation à des acteurs amateurs, et enregistre des images à la stupéfiante force tellurique, placées sous haute influence du cinéma soviétique. Dès lors, *Maria do Mar* se déroule comme une formidable ethno fiction qui flirte avec la fresque tragique. Les hommes et la mer. Des visages parcheminés sur une étendue d'eau ridée de vagues. Une histoire de naufrage et de familles ennemies. Mais surtout, l'histoire de Maria et Manuel qui s'aiment envers et contre tout. Un film de plein air, de pleine lumière, qui sublime corps et visages du peuple portugais. Une œuvre essentielle dont João Bénard da Costa dira qu'elle est « l'une des synthèses les plus puissantes de l'expressionnisme allemand, du conceptualisme soviétique et du culte américain de la représentation. »

SÉANCE ACCOMPAGNÉE PAR GRÉGORY DALTIN (ACCORDÉON) ET DENIS BADAULT (PIANO)

PRÉCÉDÉE DE LA REMISE DU PRIX JURY JEUNES (VOIR P.37)

> **Samedi 11 novembre à 21h30**

— **CINÉ-CONCERT**



UN WEEK-END
A V E C
NEIL BRAND

UN CRI DANS LE MÉTRO

(UNDERGROUND)

ANTHONY ASQUITH

1928. GB. 93 MIN. N&B. DCP. INTERTITRES ANGLAIS. SOUS-TITRAGE INFORMATIQUE EN FRANÇAIS.

AVEC BRIAN AHERNE, ELISSA LANDI, CYRIL MCLAGLEN, NORAH BARING

En Angleterre dans les années 1920, ils étaient deux cinéastes prometteurs à résister à l'hégémonie du cinéma hollywoodien. Le premier, Alfred Hitchcock, avait tendance à l'embonpoint, le second, Anthony Asquith se montrait élégant et flegmatique. En définitive, l'histoire du cinéma n'en retiendra qu'un pour vite ranger l'autre dans la catégorie des metteurs en images, des faiseurs sans grande importance. *Underground* est le deuxième film d'Anthony Asquith et ce dernier n'a que vingt-six ans quand il le dirige. Un électricien et un porteur de bagages du métro londonien tombent tous deux amoureux de la même employée d'un grand magasin. En un peu plus d'une heure et demie, le presque débutant embrasse toute l'activité frémissante d'une ville, tout en se jouant des genres avec une maestria peu commune. À la précision documentaire des premières minutes succède un touchant mélodrame porté par la sublime Norah Baring dont chaque battement de cils fait chavirer les cœurs. Ses partenaires, Brian Aherne et Cyril McLaglen, sont tout aussi remarquables et on ne peut plus crédibles en hommes de la rue. Ce souci d'authenticité permanente ne fera d'ailleurs que renforcer l'aspect film noir d'une œuvre virevoltante qui – attention à la fermeture des portes ! – s'achèvera par une époustouflante course-poursuite sur le toit d'une centrale électrique en bord de Tamise. Bref, une démonstration de virtuosité aussi audacieuse qu'enivrante restaurée en 2009 par le British Film Institute.

SEANCE ACCOMPAGNÉE AU PIANO PAR NEIL BRAND
ET PRÉCÉDÉE À 19H DU COCKTAIL D'OUVERTURE DU FESTIVAL.

> **Vendredi 3 novembre à 21h**

— CINÉ-CONCERT

Neil Brand

Compositeur, écrivain, pianiste, Neil Brand accompagne des films muets depuis plus de 30 ans, que ce soit à Londres ou à travers le Royaume-Uni, mais aussi dans des festivals internationaux, en Australie, aux États-Unis et en Europe.

Reconnu pour ses compositions de musiques de films et pour ses accompagnements musicaux, il a présenté deux séries à la BBC : *Sound of Cinema* et *Sound of Song*. Il a composé six pièces musicales pour le BBC Symphony Orchestra, dont sa partition pour *Blackmail* (1929) d'Alfred Hitchcock qui connaît un succès international.

Il participe régulièrement au Festival du film muet de Pordenone où il a inauguré la School of Music and Image qui enseigne à de jeunes pianistes l'art et la technique de l'accompagnement musical de films muets.

NEIL BRAND VISITE LE COMIQUE FRANÇAIS MUET

TOM POUCE ET LES CERISES

LOUIS FEUILLADE

1913. FR. 8 MIN. N&B / TEINTÉ 35 MM. MUET.

À la belle saison, le célèbre jeune comique se nourrit en mendiant et en volant des cerises...

MISS PLUM KIK A UN TIC

RÉALISATEUR INCONNU

1916. FR. 9 MIN. TEINTÉ. 35 MM. MUET

Une sorte de course-poursuite et slapstick à la française : des hommes déchainés courent après une femme, pensant que par ses gestes elle essaie de les séduire.

DÉCADENCE ET GRANDEUR

RAYMOND BERNARD

1923. FR. 31 MIN. TEINTÉ. 35 MM. MUET

Un employé de banque perd sa place pour s'être trop occupé de courses d'escargots. Un film réalisé par le fils de Tristan Bernard.

ON TOURNE

RÉALISATEUR INCONNU

1923. FR. 9 MIN. N&B. 35 MM. MUET

Film publicitaire pour une maison de production avec logiquement ici, le thème du film dans le film.

Ponctuant ces 4 courts métrages en 35 mm, quelques raretés en 28 mm.

Mais qu'est-ce que le 28 mm ?

Le Pathé Kok, inauguré en 1912, marque les débuts de la firme Pathé dans le domaine du format réduit en direction d'un public familial et parfois scolaire. L'appareil utilise une pellicule de 28 mm tirée sur support dit « de sécurité », contrairement au film standard 35 mm en nitrate et particulièrement dangereux alors car facilement inflammable. Un attrayant catalogue de films (jusqu'à 1300 titres), fiction et parfois documentaires choisis parmi les grands succès français et américains, sera à la disposition d'un public amateur. Mais le 28 mm entamera une chute inexorable après l'arrivée, en 1922, du célèbre Pathé Baby et sa pellicule 9,5 mm, bien plus économique et au succès immédiat. Les courts métrages en 28 mm présentés dans ce ciné-concert, font partie d'un corpus de films comiques, pédagogiques et documentaires qui ont été numérisés et partiellement restaurés dans le cadre d'un partenariat entre le **Museo Nazionale del Cinema de Turin**, la **Cinémathèque de Nouvelle Aquitaine** et **La Cinémathèque de Toulouse**. Une occasion pour (re)découvrir un format quelque peu oublié.

SEANCE ACCOMPAGNÉE AU PIANO PAR NEIL BRAND ET SUIVIE D'UNE DISCUSSION ENTRE NEIL BRAND ET MICHEL LEHMANN AUTOUR DE LA QUESTION DE L'ACCOMPAGNEMENT MUSICAL DE FILMS

> **Samedi 4 novembre à 14h**

— CINÉ-CONCERT



**VENEZ LES
RENCONTRER**

FREDERICK WISEMAN

À l'occasion de la sortie de son dernier film *Ex Libris, The New York Public Library*, et dans la lignée de la rétrospective consacrée au cinéaste américain au mois de mai 2017, la Cinémathèque de Toulouse s'associe à la librairie Ombres Blanches et au cinéma American Cosmograph et vous propose une journée en compagnie de Frederick Wiseman.

Projection de *Titicut Follies*, premier film de Frederick Wiseman, ou la vie quotidienne et les conditions de vie déplorables des patients criminels du pénitencier psychiatrique de Bridgewater, état du Massachusetts.

> **Vendredi 3 novembre à 15h**

Cinémathèque (salle 2)

Rencontre avec Frederick Wiseman, animée par Franck Lubet, responsable de la programmation de la Cinémathèque de Toulouse, et Christian Thorel, directeur de la librairie Ombres Blanches

> **Vendredi 3 novembre à 17h**

Cinémathèque

Projection de *Ex Libris, The New York Public Library* précédée d'une rencontre avec Frederick Wiseman et les membres de l'équipe du Pôle cinéma de la Médiathèque José Cabanis

> **Vendredi 3 novembre à 20h**

American Cosmograph

RÉMY JULIENNE

Rencontre avec Rémy Julienne animée par Patrick Jorge

> **Samedi 4 novembre à 19h**

Cinémathèque

CINEMATECA PORTUGUESA

Rencontre avec José Manuel Costa, directeur de la Cinemateca Portuguesa et Rui Machado, directeur adjoint, animée par Franck Lubet, responsable de la programmation de la Cinémathèque de Toulouse

> **Dimanche 5 novembre à 16h**

Cinémathèque

CAROLINE CHAMPETIER

Rencontre avec Caroline Champetier animée par Franck Lubet, responsable de la programmation de la Cinémathèque de Toulouse

> **Lundi 6 novembre à 19h**

Cinémathèque

RÉGIS DEBRAY

Rencontre avec Régis Debray et Robert Guédiguian, autour de l'ouvrage *Civilisation. Comment nous sommes devenus américains* (Gallimard).

Animée par Christian Thorel, directeur de la librairie Ombres Blanches

En partenariat avec la librairie Ombres Blanches et la Bibliothèque de Toulouse

> **Mardi 7 novembre à 18h**

Médiathèque José Cabanis

YANNICK HAENEL

Rencontre avec Yannick Haenel autour de son roman *Tiens ferme ta couronne* (Gallimard)

En partenariat avec la librairie Ombres Blanches

> **Jeudi 9 novembre à 17h**

Ombres Blanches

Rencontre avec Yannick Haenel animée par Franck Lubet, responsable de la programmation de la Cinémathèque de Toulouse

> **Vendredi 10 novembre à 18h30**

Cinémathèque

BRUNO COULAIS

Rencontre avec Bruno Coulais en compagnie de Thierry Jousse, réalisateur (*Je suis un no man's land*), producteur et animateur de l'émission « Ciné Tempo » sur France Musique

> **Samedi 11 novembre à 17h30**

Cinémathèque

Toutes les rencontres sont en entrée libre dans la limite des places disponibles



**ACTIONS
SCOLAIRES
ET JURY JEUNES**

ACTIONS SCOLAIRES

Du 6 au 16 novembre 2017, la Cinémathèque de Toulouse en partenariat avec ARTE actions culturelles invite les élèves à partager de nouvelles histoires de cinéma. De la maternelle au lycée, une programmation de rencontres, ateliers ou films leur est consacrée.

Pour cette première édition, la programmation scolaire se décline autour de la thématique « **Son et musique au cinéma** ». Le compositeur Bruno Coulais (*Les Choristes*, *Microcosmos*, *Le Chant de la mer...*) présentera son travail lors d'une rencontre, et le bruiteur Jean-Carl Feldis partagera les secrets de son art à travers un atelier ludique. Les histoires de son au cinéma, ce sont aussi des films muets, chantés, bruités de Charlot à Tati en passant par *Chantons sous la pluie*...

Au programme :

Rencontre avec Bruno Coulais, compositeur de musique de films

Ateliers bruitages avec Jean-Carl Feldis

Ciné-concert « Mes tout-premiers burlesques »

avec Jean-Carl Feldis

Les Berceuses du monde d'Elizaveta Skvorcova (2005-2009)

Coraline d'Henry Selick (2009)

Chantons sous la pluie de Stanley Donen et Gene Kelly (1952)

Mon oncle de Jacques Tati (1958)

Les Parapluies de Cherbourg de Jacques Demy (1964)

Renseignements

➤ **Guillaume Le Samedy**, chargé de l'éducation éducative et culturelle

guillaume.lesamedy@lacinemathequedetoulouse.com

➤ **Carine Peccoz**, enseignante 1^{er} degré chargée de mission,

DAAC, Rectorat de l'Académie de Toulouse

carine.faure@ac-toulouse.fr

➤ **Salem Tlemsani**, enseignant 2nd degré chargé de mission,

DAAC, Rectorat de l'Académie de Toulouse

salem.tlemsani@ac-toulouse.fr

La chaîne de télévision européenne ARTE est à nos côtés pour favoriser l'accès des jeunes générations au patrimoine cinématographique. Elle soutient le festival Histoires de cinéma en offrant la gratuité à l'ensemble des publics scolaires.

Dans la limite des places disponibles



JURY JEUNES

Pour cette 1^{re} édition, la Cinémathèque de Toulouse soumet la programmation d'Histoires de cinéma au regard critique d'élèves inscrits en histoire de l'art au lycée Saint-Sernin. Encadrés conjointement par des enseignants et l'équipe du festival, les membres du jury visionneront une sélection de films issus de la programmation et débattront dans des conditions professionnelles.

La sélection pour le Jury Jeunes 2017

Holy Motors de Leos Carax (2011)

Ni le ciel ni la terre de Clément Cogitore (2015)

La Porte du paradis de Michael Cimino (1980)

Le Promeneur du Champ de Mars

de Robert Guédiguian (2005)

Ran d'Akira Kurosawa (1985)

La remise du Prix Jury Jeunes aura lieu samedi 11 novembre à 21h30 et sera suivie de *Maria do Mar* (voir p. 31).

DANIELLE DARRIEUX
ROSSANO BRAZZI

DANS



TOSELLI

un film lux

PRODUIT PAR DOMENICO FORGES DAVANZATI

HARRY HARDT - CHARLES RUTHERFORD - VIRA SILENTI - ELENA ALTERIERI

MISE EN SCENE DE DUILIO COLETTI



DANIELLE DARRIEUX OU LE CINÉMA « ENCHANTANT »

Après avoir célébré la longévité de Kirk Douglas par une exposition en novembre dernier, voilà une nouvelle icône centenaire à qui la Cinémathèque de Toulouse se devait de rendre hommage : Danielle Darrieux. Un hommage évident à imaginer tant le parcours de l'actrice force l'admiration, mais plus complexe à réaliser dans une filmographie qui dépasse à ce jour les 140 titres !

En traversant toute l'histoire du cinéma français parlant, de ses débuts jusqu'à aujourd'hui, Danielle Darrieux n'a cessé de magnifier le portrait d'une artiste unique passant de son côté ingénu à celui d'héroïne sans jamais perdre cette grâce qui caractérisa ses premiers rôles.

Parti pris a été de présenter ici son parcours, en l'accompagnant par les commentaires que l'actrice a fait elle-même dans l'ouvrage consacré à sa filmographie et édité chez Ramsay en 1995. Un parcours qui, sous des airs nonchalants, permet de croiser pas moins que Charles Boyer, Jean Gabin, Gérard Philipe, James Mason, Richard Burton ou encore Joseph L. Manckiewicz, Max Ophüls, Henri Decoin, Anatole Litvak et Jacques Demy. Avec, au coin de l'oreille, le timbre de voix d'une actrice qui depuis son premier film n'a cessé de chanter sans jamais se faire doubler. Une preuve supplémentaire d'une personnalité incomparable.

VINCENT SPILLMANN
DÉPARTEMENT DES COLLECTIONS

*Affiches, photographies et pressbooks originaux
issus des collections de la Cinémathèque de Toulouse*



> 31 octobre 2017 – 7 janvier 2018

Cinémathèque de Toulouse (hall)

Du mardi au samedi 14h – 22h30

Dimanche 15h30 – 19h30



[HORS LES MURS



PERMIS DE TUER

(LICENSE TO KILL)

JOHN GLEN

1989. GB. 133 MIN. COUL. DCP. VOSTF.

James Bond, épisode 16, et très certainement l'un des meilleurs de la série. Timothy Dalton tire sa révérence après seulement deux prestations dans le rôle de l'agent 007. Le pot de départ sera à la démesure du personnage. Méchant, tragique et inattendu. Peu de gadgets et beaucoup de hargne. Un Bond ivre de vengeance aux trousseaux d'un trafiquant de drogue secondé par une exquise petite frappe. L'atmosphère est lourde et l'action toujours au rendez-vous. Avec, cerise sur le cocktail, une monstrueuse poursuite entre quatre camions citernes qui nécessita à elle seule six semaines de tournage.

SÉANCE PRÉSENTÉE PAR RÉMY JULIENNE

> **Dimanche 5 novembre à 14h**

Véo - Muret

LA NUIT DU CHASSEUR

(THE NIGHT OF THE HUNTER)

CHARLES LAUGHTON

1955. USA. 93 MIN. N&B. DCP. VOSTF.

L'histoire, on la connaît sur le bout des doigts : Love and Hate. L'histoire du bien et du mal. L'histoire du prêcheur Robert Mitchum, prêt à transgresser les commandements pour mettre la main sur un magot. L'histoire de deux enfants tombés entre les mains du pêcheur Mitchum. Une rivière qui détourne le cours de la vie, et le fantastique qui profite de la nuit pour s'immiscer dans le film noir. Un film unique.

SÉANCE PRÉSENTÉE PAR BRUNO COULAIS

> **Vendredi 10 novembre à 20h30**

Ciné Rex - Blagnac



LES AVENTURES DU PRINCE AHMED

(DIE ABENTEUER DES PRINZEN ACHMED)

LOTTE REINIGER

1923-1926. ALL. 65 MIN. TEINTÉ. MUET. DCP. INTERTITRES ALLEMANDS SOUS-TITRÉS FRANÇAIS.

En 1926, onze ans avant *Blanche Neige et les Sept Nains* de Walt Disney, Lotte Reiniger, pionnière allemande du cinéma d'animation, s'inspire des contes des *Mille et Une Nuits*, pour réaliser le premier long métrage d'animation – et en couleurs – de l'histoire du cinéma. Le principe est celui du théâtre d'ombres, et la technique, celle du papier découpé. Chaque silhouette, articulée aux épaules, aux coudes et aux hanches, est découpée aux ciseaux et noircie à la mine de plomb. Les figures sont ensuite animées sur des fonds de couleur, image par image. Le travail est d'une précision inouïe et le résultat toujours aussi envoûtant. Reiniger cisèle un conte merveilleux à la poésie intemporelle qu'elle mettra trois ans à achever. Un joyau du genre qui suscita à l'époque l'enthousiasme de Jean Renoir, René Clair ou encore Louis Jouvet.

Le jeune prince Ahmed tombe amoureux de la ravissante princesse Pari Banu. Pour l'épouser, il doit affronter son rival, le Mage Africain, et s'allier avec la Sorcière dans le pays lointain des Esprits de Wak-Wak. Magique !

SÉANCE ACCOMPAGNÉE PAR RAPHAËL HOWSON (PIANO), QUENTIN FERRADOU (PERCUSSIONS) ET ADRIEN RODRIGUEZ (CONTREBASSE)

Réunis au sein du sextet swing « Mademoiselles », Quentin Ferradou, Raphaël Howson et Adrien Rodriguez entament une collaboration avec la Cinémathèque de Toulouse en 2014 avec l'accompagnement du film *Le Tigre vert* de Paul Sloane. Engagé dans des styles musicaux variés (musique classique, ciné-concerts, jazz, rock, théâtre musical), ce phénoménal trio délivre, lors de ses performances, une rare énergie, toute entière au service du cinéma muet.

> **Samedi 11 novembre à 20h30**

Cinéma Jean Marais - Aucamville

CINÉ-CONCERT

INFOS PRATIQUES

Les films

plein tarif : 7 €

tarif réduit (étudiants, demandeurs d'emploi, séniors) : 6 €

tarif jeune (-18 ans) : 3,50 €

Ciné-concerts d'ouverture (*Un cri dans le métro*),
de clôture (*Maria do Mar*)

et « Neil Brand visite le comique français muet »

Plein tarif : 10 €

Tarif réduit : 8 €

Tarif jeune : 3,50 €

Carte 10 séances non valable

Les pass et formules de fidélité

carte 10 séances

(non nominative, sans limitation de durée) : 50 €

Elle n'est pas valable pour les ciné-concerts d'ouverture

(*Un cri dans le métro*), de clôture (*Maria do Mar*)

et « Neil Brand visite le comique français muet »

carte CinéFolie : 120€ - soit, par prélèvement mensuel,
10 € par mois (hors frais de dossier)

carte CinéFolie Étudiant : 84 € - soit, par prélèvement
mensuel, 7 € par mois (hors frais de dossier)

Accès à toutes les séances du festival

(sauf séances hors les murs)

Nominative, valable 1 an

1 place achetée avec la Carte CinéFolie =

1 place à tarif réduit pour un accompagnateur

Les cartes magnétiques 10 séances et CinéFolie

sont majorées de 2 € lors du premier achat.

Pas de minimum pour les paiements en carte bancaire

Prévente le mercredi à 14h pour la semaine

jusqu'au mardi inclus

Achetez vos places en ligne pour les séances à la

Cinémathèque sur www.lacinemathequedetoulouse.com

La salle ferme 10 minutes après le début de la séance.

Exposition et bibliothèque du cinéma en entrée libre

Pour les séances hors les murs, les tarifs sont ceux pratiqués
habituellement dans les salles partenaires (Aucamville,
Blagnac et Muret).

Notre partenaire El Iberico vous accueille

dans le hall de la Cinémathèque à partir de 18h,

et dès 12h30 le mercredi et les week-end.

Au menu : tapas, douceurs, sangria.

LES LIEUX DU FESTIVAL

LA CINÉMATHÈQUE DE TOULOUSE

69 rue du Taur 31000 Toulouse
05 62 30 30 10
www.lacinemathequedetoulouse.com

LIBRAIRIE OMBRES BLANCHES - ESPACE RENCONTRES

3 rue Mirepoix 31000 Toulouse
05 34 45 53 33
www.ombres-blanches.fr

MÉDIATHÈQUE JOSÉ CABANIS

1 allée Jacques Chaban-Delmas 31500 Toulouse
05 62 27 40 00
www.bibliotheque.toulouse.fr

AMERICAN COSMOGRAPH

24 rue Montardy 31000 Toulouse
05 61 21 22 11
www.american-cosmograph.fr

CINÉMA JEAN MARAIS

Rue des Écoles 31140 Aucamville
09 64 41 55 12
www.lescinesdecocagne.com

CINÉ REX

Place des Arts 31700 Blagnac
05 61 71 98 50
www.cinerex-blagnac.fr

CINÉMA VÉO

49 avenue de l'Europe 31600 Muret
05 34 47 85 55
www.veocinemas.fr/veo-muret/

REMERCIEMENTS

Carole Abadie (France 3 Occitanie), Carmen Accaputo (Fondazione Cineteca di Bologna), Denis Badault, Carlos Belinchon (France 3 Occitanie), Yves Benoît (Le Florida), Hélène Bernard (Rectorat de l'Académie de Toulouse), François Bonenfant (Le Fresnoy - Studio national des arts contemporains), Neil Brand, Jérémy Breta (American Cosmograph), Jacques Caillaud (Rectorat de l'Académie de Toulouse), Camille Calcagno (Tamasa Distribution), Clara Camon (Télérama), Caroline Champetier, Laure Cornejo (France 3 Occitanie), José Manuel Costa (Cinemateca Portuguesa - Museu do Cinema), Fabrice Costet (France 3 Occitanie), Anne Coulais, Bruno Coulais, Grégory Daltin, Régis Debray, Racky Diallo (France Culture), Philippe et Gisèle Etienne (Cinéma Jean Marais Aucumville), Jean-Carl Feldis, Quentin Ferradou, Valérian Galy, Patricia Giret (La Dépêche du Midi), Benoît Grandchamp (Groupe Reprint), Yannick Haenel, Raphaël Howson, Patrick Jorge, Thierry Jousse, Benoît Joyeux (Clutch), Rémy Julien, Yannick Kerviche (Crown Plaza Hotel), Léonard Labouz (Véo Muret), Éric Laffont (La Dépêche du Midi), Christine Laval-Hanachi (Ville d'Aucumville), Antoine Le Gros (Stocklight),

Julie Leblanc (Clutch), Michel Lehmann, Arnaud Llamas (El Iberico), Jo Loubet (Véo Muret), Rui Machado, Annie Mahot (American Cosmograph), Christophe Montilla (Bibliothèque de Toulouse), Élise Morrisset (Ciné Rex Blagnac), Sara Moreira (Cinemateca Portuguesa-Museu do Cinema), Marie Mortier (Bibliothèque de Toulouse), Paul Muselet (Clutch), Virginie Noel (France Culture), Baptiste Ostré (Clutch), Angélique Oussedik (Arte Actions culturelles), Louise Paraut (Gaumont), Monique Pelissié (Lycée Saint-Sernin), Grégory Petrel (Les Films du Losange), Sabine Ponamale-Niel (France Culture), Lionel Porta (Only You Printer), Guillaume Poulet (Vins Culture), Bruno del Puerto (Toulouse Espace Culture), Brigitte Quilhot-Gesseaume (Rectorat de l'Académie de Toulouse), Rod Rhule (British Film Institute), Adrien Rodriguez, Emmanuel Techer (Chauffeur privé Grand Sud), Christian Thorel (Ombres Blanches), Natalia Trebik (Le Fresnoy - Studio national des arts contemporains), Sandrine Treiner (France Culture), Francesca Tripodi (Cristaldi Film), Yvonne Varry (Gaumont-Arkeion), Didier Vincent (Crown Plaza Hotel), Pierre Vincent (Solution Mobilier), Véronique Viner-Flèche (Télérama), Frederick Wiseman

LÉGENDES ET CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

pp. 4, 23 : *Voyage au bout de l'enfer* – Carlotta
p. 6 : Caroline Champetier – DR
pp. 8, 11 : *Holy Motors* – Les Films du Losange
p. 8 : *Ni le ciel ni la terre* – Diaphana © Kazak Productions
p. 9 : *Les Trois Sœurs du Yunnan* – Les Acacias
p. 10 : *Dans la chambre de Vanda* © Pedro Costa – Les Bookmakers
p. 12 : Bruno Coulais © Hotspot
pp. 15, 36 : *Coraline* – DR
p. 15 : *Au fond des bois* – Les Films du Losange
p. 16 : Régis Debray – DR
p. 18 : *Senso* – DR
p. 18 : *Le Promeneur du Champ de Mars* – Pathé

p. 20 : Yannick Haenel – DR
p. 22 : *La Reine de Némé* – DR
p. 24 : Rémy Julien – DR
p. 26 : *L'Orse barre* – DR
p. 27 : *Joyeuses Pâques* – DR
pp. 28, 31 : *Maria do Mar* – Cinemateca Portuguesa
p. 30 : *Acto da Primavera* ; *Saída do Pessoal Operário da Fábrica Confiança* – Cinemateca Portuguesa
p. 31 : *Os Verdes Anos* – Cinemateca Portuguesa
p. 32 : *Underground* – BFI Distribution
pp. 34, 40 : © Jean-Jacques Ader

Tous les autres visuels sont issus des collections de la Cinémathèque de Toulouse.

ORGANISATION

La Cinémathèque de Toulouse a été fondée en 1964 par Raymond Borde. Elle est membre de la Fédération Internationale des Archives du Film (FIAF) depuis 1965.

Bureau de l'association

Robert Guédiguian (Président)
Christian Thorel (Vice-président)
Guy-Claude Rochemont (Secrétaire)
Alain Bouffartigue (Trésorier)
Isabelle Danel
Manuela Padoan

Directeur délégué

Franck Loiret

Conservateur

Dominique Auzel

Directrice adjointe des collections

Francesca Bozzano

Responsable de la programmation

Franck Lubet

Programmation

Julie Dragon
Guillaume Le Samedy
Franck Lubet
Frédéric Thibaut

Action éducative et culturelle

Guillaume Le Samedy
Carine Peccoz
Salem Tlemsani

Collections

Dominique Auzel
Francesca Bozzano
Joëlle Cammas
Céline Escoulen
Max Fernandes
Victor Jouanneau
Matthieu Larroque
François Marty
Magali Paul
Claudia Pellegrini
Alix Quezel
Vincent Spillmann
Frédéric Thibaut

Communication

et relations avec les publics

Pauline Cosgrove
Nicolas Damon
Bruno Dufour
Alejandra Fayad-Caceres
Manon Grelier
Vanessa Ordioni
Karine Pagès
Clarisse Rapp
Karim Sleiman
Thibault Weiler

Administration et finances

Martine Larrieu
Marc-Alexis Mercadier
Concepcion Moreno

Projections et technique

Bruno Dufour
Bernard Durif-Varambon
Natacha de la Fouchardière
Célia Marques
Philippe Pérusin

Remerciements aux volontaires en Service Civique et aux stagiaires.

VENDREDI 3 NOVEMBRE

> 15h salle 2	PRÉ-OUVERTURE – FREDERICK WISEMAN TITICUT FOLLIES – FREDERICK WISEMAN 1967. USA. 84 min.	35
> 17h	PRÉ-OUVERTURE – FREDERICK WISEMAN RENCONTRE AVEC FREDERICK WISEMAN	35
> 20h American Cosmo- graph	PRÉ-OUVERTURE – FREDERICK WISEMAN – AVANT-PREMIÈRE EX LIBRIS, THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY – FREDERICK WISEMAN 2017. USA. 197 min. présenté par Frederick Wiseman	35
> 21h	OUVERTURE – UN WEEK-END AVEC NEIL BRAND – CINÉ-CONCERT UN CRI DANS LE MÉTRO – ANTHONY ASQUITH 1928. GB. 93 min. accompagné par Neil Brand	33

SAMEDI 4 NOVEMBRE

> 11h	RÉMY JULIENNE PAS DE PROBLÈME! – GEORGES LAUTNER 1974. Fr. 105 min. présenté par Rémy Julienne	26
> 14h	UN WEEK-END AVEC NEIL BRAND – CINÉ-CONCERT NEIL BRAND VISITE LE COMIQUE FRANÇAIS MUET PROGRAMME DE COURTS MÉTRAGES 1913-1923. Fr. 70 min. env. accompagné par Neil Brand et suivi d'un échange entre Neil Brand et Michel Lehmann	33
> 16h30	CINEMATECA PORTUGUESA LA CHASSE – MANOEL DE OLIVEIRA 1963. Port. 21 min. ACTES DE PRINTEMPS – MANOEL DE OLIVEIRA 1962. Port. 90 min. présentés par José Manuel Costa et Rui Machado	30
> 19h	RÉMY JULIENNE RENCONTRE AVEC RÉMY JULIENNE	25
> 21h	RÉMY JULIENNE L'OR SE BARRE – PETER COLLINSON 1969. GB. 100 min. présenté par Rémy Julienne	26

DIMANCHE 5 NOVEMBRE

> 11h	RÉMY JULIENNE JOYEUSES PÂQUES – GEORGES LAUTNER 1984. Fr. 93 min. présenté par Rémy Julienne	27
> 14h Veo Muret	RÉMY JULIENNE PERMIS DE TUEUR – JOHN GLEN 1989. GB. 133 min. présenté par Rémy Julienne	27

> 14h	CINEMATECA PORTUGUESA RARETÉS ET CURIOSITÉS DE LA CINEMATECA PORTUGUESA PROGRAMME DE COURTS MÉTRAGES Port. 70 min. env. présentés par José Manuel Costa et Rui Machado	30
> 16h	CINEMATECA PORTUGUESA RENCONTRE AVEC JOSÉ MANUEL COSTA ET RUI MACHADO	29
> 18h	RÉGIS DEBRAY SENSO – LUCHINO VISCONTI 1953. It. 115 min.	18
> 20h30	CINEMATECA PORTUGUESA LES VERTES ANNÉES – PAULO ROCHA 1963. Port. 87 min. présenté par José Manuel Costa et Rui Machado	31

LUNDI 6 NOVEMBRE

> 19h	CAROLINE CHAMPETIER RENCONTRE AVEC CAROLINE CHAMPETIER	7
> 21h	CAROLINE CHAMPETIER HOLY MOTORS – LEOS CARAX 2011. Fr./All. 115 min. présenté par Caroline Champetier	8

MARDI 7 NOVEMBRE

> 18h Média- thèque José Cabanis	RÉGIS DEBRAY RENCONTRE AVEC RÉGIS DEBRAY ET ROBERT GUÉDIGUIAN AUTOUR DE CIVILISATION DE RÉGIS DEBRAY	17
> 19h	CAROLINE CHAMPETIER LE VENT DE LA NUIT – PHILIPPE GARREL 1998. Fr. 95 min. présenté par Caroline Champetier	8
> 21h	RÉGIS DEBRAY LE PROMENEUR DU CHAMP DE MARS – ROBERT GUÉDIGUIAN 2004. Fr. 117 min. présenté par Régis Debray et Robert Guédiguian	18

MERCREDI 8 NOVEMBRE

> 11h	RÉGIS DEBRAY SALVATORE GIULIANO – FRANCESCO ROSI 1962. It. 123 min. présenté par Régis Debray	19
> 14h	CAROLINE CHAMPETIER NI LE CIEL NI LA TERRE – CLÉMENT COGITORE 2015. Fr./Belg. 105 min. présenté par Caroline Champetier	9
> 16h	CAROLINE CHAMPETIER LES TROIS SŒURS DU YUNNAN – WANG BING 2012. Chine./Fr./All. 153 min. présenté par Caroline Champetier	9

> 19h	RÉGIS DEBRAY LE TERRORISTE – GIANFRANCO DE BOSIO 1963. It. / Fr. 100 min. présenté par Régis Debray	19
> 21h	CAROLINE CHAMPETIER DANS LA CHAMBRE DE VANDA – PEDRO COSTA 2000. Port. 171 min. présenté par Caroline Champetier	10

JEUDI 9 NOVEMBRE

> 17h Ombres Blanches	YANNICK HAENEL RENCONTRE AVEC YANNICK HAENEL AUTOUR DE SON OUVRAGE TIENS FERME TA COURONNE	21
> 19h	YANNICK HAENEL LA REINE DE NÉMI – YANNICK HAENEL 2017. Fr. 31 min. MÉDITERRANÉE – JEAN-DANIEL POLLET 1963. Fr. 42 min. présentés par Yannick Haenel	22
> 21h	YANNICK HAENEL VOYAGE AU BOUT DE L'ENFER – MICHAEL CIMINO 1978. USA. 183 min. présenté par Yannick Haenel	23

VENREDI 10 NOVEMBRE

> 18h30	YANNICK HAENEL RENCONTRE AVEC YANNICK HAENEL	21
> 20h30 Ciné Rex Blagnac	BRUNO COULAIS LA NUIT DU CHASSEUR – CHARLES LAUGHTON 1955. USA. 93 min. présenté par Bruno Coulais	14
> 20h30	YANNICK HAENEL LA PORTE DU PARADIS – MICHAEL CIMINO 1980. USA. 216 min. présenté par Yannick Haenel	23

SAMEDI 11 NOVEMBRE

> 11h	BRUNO COULAIS RAN – AKIRA KUROSAWA 1985. Fr. / Jap. 163 min. présenté par Bruno Coulais	14
> 15h	BRUNO COULAIS CORALINE – HENRY SELICK 2009. USA. 100 min. présenté par Bruno Coulais	15
> 17h30	BRUNO COULAIS RENCONTRE AVEC BRUNO COULAIS ANIMÉE PARTHIERRY JOUSSE	13
> 19h	BRUNO COULAIS AU FOND DES BOIS – BENOÎT JACQUOT 2010. Fr. 102 min. présenté par Bruno Coulais	15
> 20h30 Cinéma Jean Marais Aucam- ville	CINÉ-CONCERT – HORS LES MURS LES AVENTURES DU PRINCE AHMED – LOTTE REINIGER 1923-1926. All. 65 min. accompagné par Quentin Ferradou, Raphaël Howson, Adrien Rodriguez	41

> 21h30	CLÔTURE – CINEMATECA PORTUGUESA – CINÉ-CONCERT MARIA DO MAR – JOSÉ LEITÃO DE BARROS 1930. Port. 105 min. accompagné par Grégory Daltin et Denis Badault précédé de la remise du prix Jury Jeunes	31
---------	---	----

SUIVEZ-NOUS SUR



solutionMOBILIER
www.solution-mobilier.com

Location de mobilier
événementiel

MONTPELLIER - TOULOUSE
BORDEAUX - MARSEILLE
BIARRITZ - LYON



Direction de la publication : Franck Loiret

Coordination éditoriale : Pauline Cosgrove, Alejandra Fayad-Caceres

Mise en page : Bruno Dufour

Textes : Franck Lubet, Clarisse Rapp, Vincent Spillmann, Frédéric Thibaut

Programme reproduit et achevé d'imprimer en octobre 2017 par l'imprimerie Groupe Reprint

Licences n° 1-1091243, n° 2-1091244, n° 3-1091245



partenaire de
vos émotions



Radio France Ch. Roumaniez

 
franceculture.fr/
@Franceculture
À Toulouse
96.3/95.7 FM

On peut
enfin parler
pendant
les films.



PLAN
LARGE.
LE
SAMEDI
DE
14H00
À
15H00

Antoine
Guillot



L'esprit
d'ouver-
ture.

Télérama'
culture



MON MAGAZINE TOUS LES MERCREDIS
MON SITE, MON APPLI, MES SERVICES, PARTOUT ET TOUTE L'ANNÉE
ET MA SÉLECTION DE SORTIES SUR
sorties.telerama.fr



occitanie



9H50 le matin
OCCITANIE

du lundi au vendredi

INFOS,
SERVICES,
BONS PLANS,
& PLEINS DE CADEAUX !

francetélévisions

À VOIR ET À REVOIR SUR
occitanie.france3.fr



Toulouse - Place du Capitole

HÔTEL CROWNE PLAZA


Nous vous accompagnons dans chacun de vos voyages!

- 162 Chambres & suites
- 335m2 de salons



Appelez nous : +33 (0)5 61 61 19 19
W. crowneplaza.com/toulouse

 @crowneplazatoulouse

 Hôtel Crowne Plaza Toulouse

